VAUCLUSE
N° 1247

13me Année. — N° 104 Août - Septembre 1928.

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

H. DE MONTHERLANT ..... *Le poète est reçu par Abenamar*
F.-P. ALIBERT ..... *Les jeux d'eaux de la Villa d'Este*
LOUIS EMIÉ ..... *Poèmes*
GEORGES PILLEMENT ..... *Idoménée*
JEAN MALAN ..... *Poèmes*
LUC DURTAIN ..... *Le donneur de Sang*
GABRIEL AUDISIO ..... *Ballade du Dee-Why*
MARC BERNARD ..... *Insomnie*

CHRONIQUES

POÉSIE, par Joë Bousquet, Pierre Menanteau. — LIVRES, par Joë Bousquet, Franz Hellens, Etienne Burnet, Maurice Courtois-Suffit, René Daumal, Jacques Bénet, Georges Pillement. — REVUE DES REVUES, LETTRES ETRANGÈRES.

LA CINÉGRAPHIE, par Jean George Auriol, Jacques-Henry Levesque, Charensol, Georgette Camille.

A MARSEILLE, par Gaston Castel, Jean Malan, A. B., Charles Isnard.

BUREAUX : 10, Quai du Canal, MARSEILLE
(Dépôt à Paris : *Librairie J. CORTI*, 6, Rue de Clichy.)

N° 104 14me Année Août-Septembre 1928.

Les Cahiers du Sud

Tome V. — 2e Semestre 1928.

Le poète est reçu par Abenamar

A la porte d'Abenamar, le portier me pria d'attendre. En effet, le Roi des Oiseaux de l'Amour (c'est ainsi qu'on surnommait l'adorable vieillard) avait rêvé cette nuit qu'il faisait une croisière aux Iles du Levant. A son réveil, il avait revêtu ses habits de voyage, et tous les notables défilaient pour le féliciter de son heureux retour.

Enfin il apparut, aux bras de deux jeunes femmes, mais en réalité soutenu par ses parfums, et menant en laisse un petit poisson rouge. Il était tout vêtu en couleurs de safran et de rose, car il était en deuil de sa fille cadette, morte pour avoir avalé un de ses grains de beauté en l'embrassant.

Dans la petite pièce où il s'étendit, les murs étaient couverts d'adjurations, écrites en grosses lettres, à l'usage des visiteurs: « Reconnaissez-moi tous les droits. » « N'oubliez jamais que ce qui ne m'est pas jouissance, m'est une souffrance. » Et encore: « Je me meurs du moindre bruit. »

Autour de lui, par terre, il y avait, remplis par un petit esclave à mesure qu'il y buvait, une jatte de lait froid, une coupe de vin-de-soleil, un verre, à parois très minces, de thé à la menthe bouillant, un vaste verre, de la

grandeur d'un pot à confitures, et à parois très épaisses, d'eau pure qu'on maintenait glacée. Il goûtait tantôt à l'un et tantôt à l'autre, et s'il ne trouvait pas tout de suite le vase sous sa main. il se mettait à pleurer. De même, à chaque instant, il respirait une fleur différente. Ou bien, dans sa volière, il regardait un oiseau différent. Il était plein d'âge, et les enchantements devaient sans cesse se relayer pour le maintenir en vie.

Il me dit :

— J'attends, couché et desséché, que les rêves, qui s'avancent comme des nuages, s'arrêtent sur moi et me fécondent.

Il respira un œillet.

— Plus tard, Ceux-qui-croient viendront, montés sur des chevaux rouges. Ils crieront : « Où est le Pourri-de-rêves? » Ils me trouveront, couché, et qui ne ferai pas un geste pour me défendre. Ils me pousseront avec le pied, et chacun d'eux, avec la lance qui a nom « Sa Vérité », ils me harponneront comme un gros poisson.

Il dit, puis abaissa les paupières, signifiant qu'il se sentait las de moi, et que l'entretien était terminé.

En me retirant je remarquai que, dans certains vases où trempaient des fleurs, l'eau était remplacée par du lait, dans d'autres par du vin; dans d'autres enfin l'eau était violemment teintée en bleu. J'en demandai la raison à l'être adorable. Il me dit qu'il voulait adoucir par le lait certaines espèces de fleurs, par le vin en vigorer d'autres, et qu'il avait eu là-dessus beaucoup de pensées profondes, mais qui malheureusement étaient inintelligibles. En ce qui regardait l'eau teintée, il ajouta qu'arrivé à la cent seizième année de son âge, il n'avait plus qu'un seul désir de vraiment vivant dans le cœur, qui était que toutes les fleurs blanches devinssent bleues.

Henry de MONTHERLANT

Les jeux d'eaux de la Villa d'Este

Une transposition d'art, aurait dit Théophile Gautier. Cela est trop ou pas assez. Un art ne se transpose pas dans un autre, étant déjà transposition. Ce qui me déplaît dans cette formule, c'est qu'elle soit déjà plus parnassienne que romantique. En faudrait-il davantage pour démontrer jusqu'à l'évidence que ce beau monstre de Gautier porta tout entier le Parnasse dans ses flancs abondants et stériles ? Toutefois, que la Villa d'Este lui eût donné raison! On me dit que le jardin français nous vient tout droit d'Italie. Mais à la façon de qui compose selon l'esprit, ce qui n'est d'abord que sensualité. Un ordre cependant ici domine, dont je ne me préoccupe point de découvrir les secrètes lois, mais où conspirent la noblesse et surtout la volupté. Pourquoi n'y inclinerais-je point ? Que la Villa d'Este soumette à la plus rigoureuse contrainte la nature et ses jeux charmants, ce n'est certes pas moi qui pourrais y trouver à redire, sauf qu'une transposition de cette sorte, la plus légitime et juste qui soit au monde, prête à son tour à tant d'autres, dont la moins fâcheuse n'est point celle-là nommée littérature.

Cette molle Tibur n'y serait-elle point prédestinée ? Or, nul paysage n'a plus de style naturel, ni d'accent, parfois même décharnés. Mais il y a une influence de la poésie sur les paysages; certains d'entre eux désormais, nous ne les goûterons plus que selon le contour de telle strophe fameuse. Plût au ciel que celui-ci n'eût jamais été frappé qu'à la seule empreinte d'Horace! Et, dans Horace, qu'il y a déjà de littérature! Qui dira tous les méfaits de l'épicuréisme, dès qu'il n'est plus, au lieu

d'une manière élégante de goûter la vie, qu'un mode poétique, et le signe d'une imagination déjà fatiguée? Cinq ou six odes, d'un tour, à la vérité, parfait, et d'un trait, d'un concis, où il n'y a rien à reprendre, voilà les grandes coupables. Hadrien, et, bien des siècles après, un grand seigneur d'Eglise, se sont chargés d'en témoigner abondamment. A dire vrai, ils y ont un peu trop appuyé. Passe encore pour Hadrien. Cette villa, qui fit l'étonnement du monde antique, elle n'est du moins plus que ruines. Mais à peine sortie des mains des architectes, comme on devait, et peut-être Hadrien tout le premier, s'y ennuyer! Tant de disparates et de contrastes, malgré le plus beau ciel du monde, n'y avait-il pas là de quoi réduire à merci l'esprit le mieux portant ? Un vrai quartier d'Exposition universelle! Ce chaos de réductions, ces miniatures de colosses, et cette fausse Tempé, que tout cela est choquant, et quel abus de dilettantisme! Cet Hadrien serait-il par hasard un peu surfait?

Que j'aurais toutefois mauvaise grâce à bouder mon plaisir! Plus il m'échappe, plus aussi l'impérial ami d'Antinoüs irrite en moi ce démon de curiosité dont je puis à son égard de moins en moins me défaire, et qui me ramène à lui, par je ne sais quel détour, juste au moment que je m'en éloigne le plus. C'est peut-être ici que je comprends le mieux Hadrien, son âme subtile, violente, retorse et désabusée, ne désirant plus rien pour avoir fait le tour de toutes choses, et de quelques autres par surcroît. Ainsi ces grands pans de murailles qui vous dévoilent à première vue leur plus secrète structure, maintenant que les revêtements de marbre qui en dissimulaient tous les joints, sont pour toujours tombés. A la Villa Hadriene, je ne vois plus qu'Hadrien lui-même. Mais qu'est-ce qui me renseigne à la Villa d'Este, sur le cardinal Hippolyte? J'y admire un jeu de prince, la fantaisie d'un grand dignitaire ecclésiastique, qui s'arrange une fastueuse villégiature. Quelle âme y pourrais-je chercher? Au contraire, une intention quelconque, sauf celle qui préside à l'ordonnance de ces beaux lieux, ne pourrait me gêner qu'à l'égal d'une dissonnance. De grâce, dirais-je plutôt, écartez de moi toutes ces superpositions de thèmes. Telles ces arabesques sonores que, dans un esprit de piété ou par

coquetterie de virtuose, un musicien développe autour d'un motif qu'au hasard il emprunte à son maître préféré, je ne veux voir ici qu'un point de départ, je ne veux y entendre que le *la* prodigieux donné par un incomparable chef d'orchestre, mais qui resterait invisible, à tous les mouvements lyriques qui n'attendent de moi qu'un signe pour faire figure de symphonie.

C'est opéra qu'il faudrait dire, sinon cantate. Rien à la Villa d'Este, ne va sans quelque pompe, ou quelquefois fadeur. C'est une succession de cavatines, d'airs de bravoure, et, par endroits, de récitatifs simples et soutenus où je retrouve l'accent de Monteverde, et qui vont aux cîmes de ce qu'il est convenu d'entendre par pathétique et noble. Le temps, dit je ne sais plus qui, donne à tout sa couleur. Quelle triste chose devaient être les jardins de Versailles, quand ils ne faisaient que de naître d'un marécage à peine nivelé! D'où tireraient-ils aujourd'hui toute leur beauté, sinon de ce qu'ils n'ont plus d'objet propre, j'entends qui n'est plus asservi aux fins en vue desquelles ils furent assemblés? Et les cyprès de la villa d'Este, où prendraient-ils, sinon du succès des années, cette stature royale, cette composition naturellement pensée, cet air de gloire où les siècles n'ajoutent que plus de force et de jeunesse renouvelante, comme au chef olympien de Zeus ces flocons de barbe annelée qui ne seraient pour d'autres que le majestueux attribut de l'âge le plus mûr et déjà presque déclinant ?

Lorsque, du haut des trois étages d'escaliers qui descendent vers les jardins, tu les vois venir à ta rencontre et presque atteindre par la pointe au faîte du palais, alors un chant s'élève au plus profond de toi-même, qui les dépasse davantage encore, mais balancé sur leur immobile sommet et dans leurs gouffres touffus comme aux ondes mêmes de l'univers. Toutefois, pour peu qu'on prête l'oreille à ce vague et vaste murmure, ce n'est point sur tel ou tel thème d'une rhapsodie fameuse qu'on l'entendra régler ses modulations intérieures. Le jour que je visitai la villa d'Este, les eaux ne jouaient pour ainsi dire pas. Je me trompe; la fontaine de l'Ovale déployait la nappe écumeuse de sa cascade. On goûte une joie d'enfant à s'y faire éclabousser toujours davantage d'une rosée de gouttelettes en perles qui peu à

peu dégénère en pluie, et vous empêche de pousser plus loin. Mais où chantaient ce jour-là tant de jets d'eau, sinon dans ce silence de l'âme qui trouve dans toute musique sa plus sublime expression? Sans doute quand Liszt leur empruntait l'inspiration de son « bosquet arrosé d'accords » l'orgue hydraulique devait-il bruire de tous ses registres juxtaposés! J'aime mieux qu'il soit aujourd'hui muet. Je ne serais que trop tenté d'en ajuster le frémissement liquide à des rythmes trop persuasifs. Et ceux-ci, qu'il me plairait d'en ignorer tout, pour le seul plaisir d'en imaginer à souhait l'enchaînement tour à tour furieux et subtil, sauf à les reprendre en moi-même, au gré d'une humeur mélancolique ou passionnée, sur le mode secret des fontaines éternellement taries!

Après tout, me disais-je, ce Liszt, qu'est-il donc venu faire ici? Que j'aurais peut-être mieux fait, moi-même, de n'y pas venir! A force d'aspirer vers un bonheur qui s'éloigne de plus en plus, on n'éprouve que lassitude et désenchantement. Liszt y échappa, certes, moins que tout autre. Je ne veux pas, pour le moment, savoir à quelle époque de sa vie il composa ces prodigieux *Jeux d'eaux*. Fut-ce une de ces éblouissantes improvisations où il se laissait aller en présence de tel paysage ou de telle œuvre d'art, qui déchaînait immédiatement en lui le démon de la musique? N'est-ce qu'un souvenir déjà lointain, un de ces mirages dont on ne s'enchante que de loin? Il me semble qu'il s'y trahit quelque secrète tristesse. Mais le moindre des accords de Liszt est déjà presque un pressentiment de la vanité des choses. Nul musicien n'a tissé de couleurs plus brillantes le voile de la Maïa, mais ne laisse non plus parfois entrevoir, par l'écart de tant de splendides plis, un abîme plus décevant. Il n'est pas besoin, pour s'en assurer, d'entendre ce *Penseur* qui, par endroits, pour le sombre, l'amer, et le tragique, renchérit sur Michel-Ange même. Sous les fulgurants et massifs paquets de couleur qu'il brosse et déverse à pleines mains pour peindre Naples, ne sentez-vous pas, qui perce tout-à-coup, un son bref et déchirant, un trait trop tendu, une inflexion crispée, une corde de harpe enfin qui se brise? Amour, génie, passions, triomphes, tous les orages de la vie, rien ne lui manque, mais pour aboutir à un mysticisme

religieux et sentimental d'une qualité un peu hagarde. Je sais bien que ce sont les plus grands jouisseurs qui gravissent ensuite, avec le plus d'ardeur, les voies les plus ardues de l'ascétisme; mais de quelque côté qu'ils versent, ils y versent du moins tout entiers, et gardent, jusque sous leurs excès, je ne sais quel équilibre, ou du moins quelle plénitude. Or, plénitude, équilibre, voilà ce qui manque le plus à ce terrible Liszt. C'est à proprement parler, un romantique, et de la première heure. Il a le plus vif et le plus passionné sentiment de la nature; mais il a beau s'enivrer du plus étincelant vocabulaire, on ne le sent dévoré que de sa propre inquiétude. Je le vois à égale distance, et tenant entre eux deux un juste milieu, de Berlioz et de Chopin, à qui d'ailleurs, que ce fût l'un ou l'autre, l'amitié la plus tendre l'unissait; moins populacier que le premier, moins aristocrate aussi, ou, si l'on veut, mieux portant que le second; mais ayant en commun avec l'un le goût du violent et de la couleur expressive à tout prix, avec l'autre de ces joints presque indiscernables, où le raffiné touche au morbide, mais, à dire vrai, les dépassant tous deux par une force, une veine abondante, un don d'invention perpétuelle, qui trahissent le plus magnifique tempérament.

Qui pourrait, s'il n'est pas musicien consommé, pénétrer jusqu'au fond de l'œuvre de Liszt? C'est un torrent inépuisable d'images et d'idées; pour la plupart d'entre nous, il n'est possible de marquer que des points de rapprochement et de concordance. C'en est un de plus, de savoir que Liszt, environ de trente à quarante ans, soit à l'époque de la vie où l'homme de génie entre dans la plus haute possession de soi-même, vécut à Weimar. J'y voudrais voir et saisir, outre sa période la plus féconde, sinon en productions, du moins en prolongements et en pressentiments de toute sorte, une trace de l'influence bienfaisante et assagissante de Goethe, qui, si peu d'années après, pouvait encore à distance agir sur lui. Est-ce dès lors qu'il méditait et portait en lui cet extraordinaire *Faust?* Mais il n'était pas pour rien de son temps, et n'en avait pas moins commencé par le *Faust* du sublime et déplorable Lenau. Néanmoins, à la villa d'Este, saurais-je penser à autre chose qu'au voyage qu'il fit en Italie, vers sa vingt-cinquième année.

Est-ce alors que, pour la première fois, il vint à Tivoli? Y transposa-t-il déjà, du moins en imagination, dans l'échelle sonore qui s'échangeait incessamment de son cœur à sa tête, ce royaume alterné de bassins, de terrasses et d'arbres, sur le rythme d'une onde perpétuellement ruisselante? Quel classique, j'entends aux yeux de qui la seule nature morale existe, n'a pas été, aux plus beaux jours de sa jeunesse, touché, ne fût-ce qu'un moment, par l'éternel romantisme? L'homme classique absolu, c'est-à-dire démontré par l'absurde, c'est celui de Port-Royal, qui ferme délibérément les yeux, de peur de s'y complaire à quelque faiblesse des sens, devant le plus humble paysage. Mais, à moins de trente ans, quelle santé le plus impénitent des romantiques ne communiquerait-il pas à tout ce qu'il touche! Ne m'inspiré-je pas ici, moi qui parle, de tout autre chose qu'un sentiment classique de la nature? C'est peut-être Port-Royal qui a raison. Même asservie à la volonté humaine, la nature sensible est, comme l'imagination, une grande maîtresse d'erreurs, partant de corruption, parce qu'elle nous détourne de l'étude de l'homme intérieur. Mais il n'y a pas au monde d'esprit pur. Il faut en prendre son parti, surtout à partir du moment où le malsain, même le pire, peut, à la condition qu'on le décante, se tourner en beauté et en goût. Ce n'est point pour jouer avec le danger, ni par coquetterie; il ne sert de rien de se méfier. Le seul nécessaire, c'est de voir clair en soi-même.

Je tiens, tout accomplie qu'elle soit, la Villa d'Este, à plus forte raison, le moindre séjour prolongé qu'on y ferait, pour une expérience romantique, s'il faut entendre par romantique, au sens de Baudelaire, beauté de décadence. Rien n'est ici fort, âpre, ni nerveux; on s'y promène comme dans l'*Amyntas* du Tasse, c'est à dire en s'y alanguissant un peu plus à chaque pas. Mais si rien n'y ravit que les sens, c'est complètement, et au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il y a des jours où seule importe certaine qualité de volupté. Cependant, pour prévenir tout amollissement, c'est plaisir qu'il faudrait dire, et comme l'entendait Stendhal, soit plus encore de l'âme, que des yeux. Aurait-il jamais pris grand goût à ceci? Stendhal nous introduit à une manière surprenante, et, à dire vrai, unique, de ressentir les

passions dans ce qu'elles ont à la fois de plus spontané et qui touche à la plus extrême civilisation. Plus que n'importe quel classique, il n'est habile qu'au seul mécanisme de l'âme; mais si, par disposition native, il n'incline, dans la nature, qu'à un sublime tempéré, n'est-ce pas aussi quant à la seule mesure où elle accuse cette franchise qu'il revendiquait pour lès passions, surtout celles de l'amour? Tout compte fait, on trouve là le secret du vrai style. Nous y voulons désormais trop raffiner, même et surtout lorsqu'au lieu d'en jouir naïvement, nous prêtons gratuitement à telle simplicité des intentions trop subtiles. Pendant longtemps, si l'on m'avait demandé ce qui m'avait, à la Villa d'Este, le plus touché, j'aurais volontiers répondu: ces trois bassins carrés qui, presque contigus, se déversent, imperceptiblement, l'un dans l'autre, et qu'une étroite margelle environne, interrompue, aux angles et en son milieu, d'un socle qu'un simple vase surmonte. Ils sont tous trois d'un vert admirable, mais différent, et dont on peut douter qu'il tient au degré de sa profondeur plutôt qu'à la diverse couleur du dallage qui en forme le fond. L'un d'eux surtout montre une couleur d'absinthe opaline qui, vue de haut, et transparaissante par endroits à travers un réseau de branches, s'absorbe, sans rides ni reflets, dans un calme miroir glauque et presque congelé.

Enfin, après tant de dédales, de labyrinthes et de rocailles, je découvre une figure de beauté dont le charme réside dans la pureté des lignes et des plans qui la définissent. « Eau morte par l'ennui... » murmurerais-je presque, si je ne me méfiais comme du feu de tout ce qui pourrait ici prêter à quelque travestissement d'images que ce soit, serait-il de l'ordre poétique le plus rare. Tout-à-l'heure, dans l'allée des Cent Fontaines, avec quel ravissement ne me serais-je pas laissé aller à la succession de ces motifs, tour à tour aigle, obélisque, nacelle ou fleur de lis, où le rococo n'exclut pas le goût le mieux entendu; au ruissellement cristallin de ces milliers de chevelures d'eau, qui, par chacune de leurs pointes suintantes, tintent une insaisissable musique liquide! Quel adorable thème d'accompagnement à la conversation, à la promenade, à la rêverie, au silence! Où donc, me disais-je, ai-je donc vu, déjà entendu tout

cela? Je ne pouvais me défendre d'un peu de malaise. Comment, tout au plaisir mêlé de gêne où j'étais, aurais-je sitôt deviné? Relisez, dans l'*Enfant de Volupté*, le journal de la douloureuse Marie Ferrès; ce n'est même plus transposition, mais transcription pure et simple qu'il faut dire. Je ne puis reprocher à d'Annunzio de ne pas s'embarrasser de tant de scrupules; après tout, il prend, comme nous tous, son bien où il le trouve. Cependant, quel magnifique pilleur d'épaves, et à quel degré de combustion dévorante ne fallait-il pas porter et maintenir bien des métaux, et des scories aussi, pour amalgamer cet alliage sonore, qui, tout composé de diverses veines, et fêlé qu'il soit par endroits, rend, la plupart du temps, et par la plupart de ses surfaces, au doigt et à l'oreille, le son de l'airain! Et puis, les jardins d'Italie, leurs grottes, leurs balustres, leurs arceaux de buis taillé, leurs fontaines, tant de grâces nobles à la fois et désuètes, n'est-ce point aussi à travers les *Vierges aux Rochers* que je m'en suis enivré pour la première fois? C'est égal, je pardonne mal à d'Annunzio d'avoir anticipé mon plaisir, sans compter que je n'ai jamais plus qu'aujourd'hui ressenti ce qu'il y a d'essentiellement physique, donc, de presque barbare, dans un lyrisme qui n'est que force et volupté, ce qui est déjà admirable. J'admire, soit, et sans restriction ; j'y voudrais toutefois entendre résonner par intervalles, quelque accent de l'âme. Homme de la Renaissance, oui encore, mais corrompue, et qui, bien plus qu'elle ne contracte pour le mieux dissimuler, son ressort, tour à tour exagère le contour de ses muscles, ou s'alanguit.

N'aurais-je donc trouvé rien d'autre à la Villa d'Este? Si n'importe quel art, qui veut être complet, doit emprunter, mais seulement par allusion, à un autre, sinon à tous les autres, ce que je hais par dessus tout, c'est une superposition trop matérielle du style. Il y a bien des manières d'être romantique, entre autres le culte d'une certaine décrépitude tenue pour sacrée bien plus par rapport aux formes qu'elle revêt, qu'au style même d'où ces formes relèvent. Romantisme à rebours, propre à de ces esprits où la fatigue tourne au précieux, et qui n'est pas non plus tout-à-fait celui que Chateaubriand nourrissait au milieu des ruines du Moyen-Age, voire de l'Antiquité. Serait-ce moindre perversion que

d'aller, dans la plus belle symphonie du monde, choisir un thème où s'exalter à l'exclusion du reste? Je ne suis plus désormais très sûr que, dans le désert quotidien, on ne puisse pas se passer d'oasis, ni, par hasard l'ayant trouvé, moins encore qu'on cherche une oasis dans l'oasis. Cellule pour cellule, j'aime mieux celle que ma seule pensée me construit. La volupté contre laquelle je puis à peine me défendre depuis que j'habite ce domaine de conte de fées, ne m'aveugle pas au point que je ferme les yeux sur la nécessité de la subordonner à cette inclination de l'esprit qui ne veut se contenter de quoi que ce soit qu'à titre d'ensemble. S'il m'est permis de préférer l'andante, que plutôt qu'un aboutissement et une pointe suprême, ce ne soit que comme une halte d'où je pourrai voir se développer au-dessus et au-dessous de moi les mouvements de tel paysage musical qui répond par chacun de ses accords au battement successif de mon cœur.

Devant ce trio de viviers, leur vitreuse couleur d'émeraude, leur liquide compacité et leur beauté rectiligne, je ne m'abandonnerai pas non plus aux géométriques rêveries d'un Edgar Poë. Plutôt, avec quelle ingénue complaisance ne me laisserai-je pas aller à la sérénité que j'y goûte! Pourquoi ne me l'avouerai-je point? Ils ne vont d'abord si directement à mon cœur que parce que, pourtant si purs, mais d'un accent si simple, ils n'ont pas, dans la sonate pathétique dont ils font partie, plus d'importance que n'importe quel autre motif. Je ne cherche pas d'abord à satisfaire mon esprit, mais l'accord où je puis le mettre avec mon cœur. Sans doute, je ferais bon marché de tout ce fatras esthétique, et, comme disait l'autre, de tout ce temporel, si, à l'endroit et à l'heure où je m'y attends le moins, le démon romanesque qui règle l'enchantement de ces lieux ne venait m'avertir que, dans son désordre même, sinon dans son mauvais goût, il puise de quoi s'incliner sur un miroir spirituel où toute sensibilité s'apparaisse dépouillée de tout ce qu'elle traîne après soi, qui ne serait que confusion. Pourquoi demander davantage? Si c'est du point le plus élevé de mon être que je scrute le plus profondément dans les souterrains de mon âme, en quoi ce point s'élève-t-il plus haut que tel autre, par rapport au centre de moi-même? Ainsi, dans toute œuvre

d'art, il n'y a pas tellement un nœud secret, mais facile à découvrir, qui importe, qu'un délicat ressort qui, à première vue, joue à peine, et dissimule si bien son agencement qu'il paraît inutile et même surajouté. Mais une fois que j'en ai découvert le joint, d'où le reste ne dépend pourtant pas, et qui n'a d'autre valeur que d'être juste mis à sa place, je ne m'y absorberai point jusqu'à ne voir plus rien d'autre, comme tel qui, dans le jardin des Hespérides, s'en irait mourir de désir, devant un seul fruit qui lui cache tout le jardin. Moi, c'est tout le jardin que je veux, surtout dans ceux de ses détours qui me dérobent la plus belle orange, de laquelle aussitôt je ne me préoccupe plus. Celle que je vais découvrir ne sera-t-elle pas plus belle encore? Au surplus, et sans chercher si loin, les carrés d'eau de la Villa d'Este n'ont d'autre mérite que de ménager, dans ce labyrinthe, des espaces bien entendus. Après eux, on peut donc ouvrir derrière soi toutes les écluses.

Que le démon esthétique se rassure; celui-là on ne peut s'en embarrasser longtemps. Ni ces rampes, ni l'escalier de la Girandole, ni ces terrasses qui ne semblent aménagées que pour mieux répartir une sérénade jouée par un mélancolique orchestre invisible, je ne les offrirai pas en sacrifice à tels miroirs fanés où moi-même, aujourd'hui le dernier venu de tant d'autres, je voudrais surprendre les frissons d'une âme assez forte pour s'abandonner à tout sans danger. J'aime surtout en eux qu'ils ne reflètent plus rien, ni cloître spirituel, ni cellule idéale, où tu puisses projeter ton univers intérieur, mais je ne sais quel ciel décoloré, image de cette sérénité presque désespérée à force de calme où l'on s'enfonce quand on a fait le tour de toutes choses. Franz Liszt vint-il s'y pencher, lorsque, au soir de sa vie, hôte assidu de la Villa d'Este, il se récapitulait son âme vagabonde et passionnée? A ce compte, les *Jeux d'eaux* prendraient toute la valeur d'une musique testamentaire. Mais s'il est vrai (et je suis de ceux qui, par expérience, y croient); s'il est vrai, dis-je, qu'on ne fait jamais que le même poème, n'est-ce point toujours la même sonate, la même symphonie, ardente et tourmentée, qu'un musicien se répète? J'aurais souhaité que, dans l'enivrement de ses vingt-cinq ans, l'amant de Marie d'Agoult eût transposé sur le mode et comme

à la plus haute octave de son amour, les cristallins arpèges dont ces jardins ne cessaient pas alors de résonner. Mais je ne suis plus très sûr que le plus grand détachement puisse avoir recours, pour s'exprimer, à d'autres accents que la plus extrême passion. L'un et l'autre ne tendent qu'à spiritualiser l'être, puisqu'ils nous font pencher tous deux sur le bord du gouffre éternel. Passion, renoncement à tout ce qui est humain, on finit par y perdre la conscience de soi-même.

Si je veux rompre l'incantation de l'abîme, j'aime, au bout d'un instant, à me rappeler que Fragonard, jeune élève de l'Ecole de Rome, est, lui aussi, venu ici. Ne lui en serait-il donc rien resté? Tout bien portant, et, à la fois, de Grasse et de Paris qu'il soit, je n'oserais pas en jurer. Remarquez-vous combien peu, chez lui, l'homme est à l'échelle de la Nature? *L'Escarpolette, l'Offrande à l'Amour,* les personnages y sont au-dessous de leur vraie stature, au regard de l'univers arborescent où ils se meuvent. Qu'il transpose à plaisir sur le plan de la seule volupté les images du monde extérieur ; il se peut toutefois que le souvenir des cyprès de la Villa d'Este, dont la hauteur vous écrase, n'ait jamais cessé d'être présent à son esprit. Après tout, est-il autre chose, dans cette sphère tout apollinienne de la peinture, qu'un Franz Liszt qui ne se préoccuperait que de convertir à l'unique joie des yeux tout ce qui est force, noblesse et mélancolie? A tout prendre, je préfère ce travestissement, cette bondissante comédie italienne, à l'exquise morosité d'un Hubert Robert. Celui-ci, je n'oublie pourtant pas que c'est lui, qui, étant l'aîné, conduisit Fragonard à la Villa d'Este. J'oublie moins encore que je l'ai aimé de tout mon cœur, et, Dieu me pardonne, que je lui suis toujours attaché par bien des liens secrets. Car j'avoue ma faiblesse pour ce qu'on nomme paysage composé. Celui d'Hubert Robert l'est assez peu; mais je ne souhaite pas qu'il le soit autrement. De plus, chez lui, l'homme tient moins de place encore que chez Fragonard. Quelques colonnes rompues, la courbe d'une margelle, le miroir d'un bassin, un arbre dont le style est déjà presque sculptural, un jet d'eau qui retombe vers les marches d'un escalier, et c'est aussitôt le plus délicieux concert qu'on puisse entendre. Souvent, il se contente de reproduire, mais avec quelle émouvante fi-

délité! Qu'on se rappelle le *Temple de Diane* du Louvre, ce thème fauve et doré qui se poursuit jusqu'au bout sans défaillance. Toute sa musique intérieure, plus encore que dans ses arrangements, il la met dans sa couleur charmante, ces nuances d'après-midi, cette sérénité chaude et vaporeuse, cette souriante tristesse qui tient presque toujours entre la splendeur du soleil à son déclin et l'extrême crépuscule. Je l'appelle un Claude Lorrain de l'intimité. Le reste, cette poésie des ruines, leur désordre savant, et le romanesque où elles nous introduisent, j'aurais peur, comme à de certaines mélodies annunziennes, de m'y complaire parfois un peu trop. Quelle place privilégiée ne garde-t-il pourtant pas dans mon âme, précisément parce qu'il fut un peu plus qu'un peintre, soit entre ces deux qui ne furent que peintres, mais jusqu'à la limite, j'ai dit Fragonard, et tel autre qui vint aussi en Italie, pour forger les plus subtils ressorts de sa couleur avec le ciel, la lumière et les pierres mêmes de Rome.

Il y a dans toute espèce d'art un point suprême à partir d'où il s'évanouirait en musique. Un Corot, qui nous charme, par sa délicate bonhomie, son apaisement voilé, ses images enchanteresses, et en outre sa solide carrure, je le sens à tout moment, même à Rome, prêt à rompre, au souffle de je ne sais quel démon, les limites assignées à son conseil intérieur par les ressources spécifiques de l'art qui lui est propre. Ces confidences démoniaques, les paysages de l'Ile-de-France lui en chuchoteront plus tard la dernière incantation. Là, il n'y a presque plus, au vrai sens du mot, de peinture. Brouillard musical, « lit de lumière et d'eau parmi la brume », cela n'est-il pas déjà aux confins du Chef-d'œuvre inconnu? J'imagine que Corot tendit toute sa vie à s'alléger de ce qu'il y a, dans la couleur, de trop matériel. Même dans le Corot d'Italie, je sens une âme qui voudrait n'être plus que transparence. Que manque-t-il à la Villa d'Este pour entrer dans le domaine du chant? Le grand mérite de cette page fameuse, c'est, comme toute musique, de supprimer le temps et l'espace. L'enfant, joueur de cornemuse ou gardeur de chèvres, qui rêve, assis sur la ballustrade, n'est-il point le même, et du haut peut-être de la même terrasse, que j'ai vu tout à l'heure, par la fin d'une admirable après-

midi de printemps, tiède et voilée, se perdre, avec une nonchalance de jeune demi-dieu, dans les vignes qui s'étendent au bas des pentes anfractueuses de la Villa? Je n'y retrouve pas la treille enlacée aux ormeaux qui perpétue encore, dans certaines parties de l'Italie, la culture virgilienne du raisin. Ce sont des couloirs de pampre en espaliers que surmontent, un peu plus qu'à hauteur d'homme, des toits de paille en torsades ou de roseaux entrecroisés. Rien ne saurait dépeindre le glauque demi-jour, la transparente douceur que répand dans ces étroites allées la tendre verdure de la vigne. Après tant de composition et de style, parfois emphatiques, le tranquille bonheur qu'on goûte à cette vue vous ramène aux sources les plus pures. Le paysage, l'heure, tout est suspendu dans une félicité surnaturelle. Pour la nappe souterraine, toute poésie et fraîcheur, que cette beauté vous fait sourdre dans l'âme, je donnerais, j'avais déjà donné tous les jeux d'eaux de la Villa d'Este.

François-Paul ALIBERT.

Poèmes

ENTRE L'HOMME ET LA BETE QUI SOUFFLE.....

Entre l'homme et la bête qui souffle,
ce mufle qui s'écrase et ce masque troué par le regard.
A peine cette animation continuelle des yeux,
et le geste d'une main qui se referme et se détend.

Entre l'homme et la bête... — Un corps envahi,
une âme — mais est-ce bien cela? —
compacte et divisée qui, chaque jour,
dicte l'attitude, la parole ou la folie...

Douloureuse, mais avec cette rigueur pour soi-même
qui l'extènue et ne la lâche point.
Avec cette atroce, régulière rigueur qui jamais ne la délivre
d'elle-même, et l'oblige, toute entière, à se disperser...

Considère un instant (et pourrais-tu davantage lui accorder
que je ne t'y obligerais point)
sa facilité, sa multitude.
Et ni trop vite, ni trop dur, ne te redresse point:
elle s'insurge mal, et ne sait pas se disculper:
ce qui palpite, et ta confusion,
— voilà ce qu'elle admet, ce qu'elle propose et défend...

Entre l'homme et la bête qui souffle,
le sacrement, et la grâce de deux mains qui se rejoignent
un front qui prend parfois la force de s'incliner
au-delà des choses indivisibles,
et se surprend tout à coup sous la forme verticale d'une divinité

CHRIST D'OLLIOULES

A mon frère.

Pauvre homme, ce n'est que moi qui te regarde,
parmi ce royaume de l'ombre et de la lumière,
l'âme définitivement dégagée
ne s'inquiète plus de ces larmes...

Pauvre homme de bois et de clous,
savais-tu bien, dans les nuages de l'agonie,
savais-tu bien que tu jaillirais de cette terre,
dans le saphir de cette grotte,
la tête inondée de lueurs?

Savais-tu bien? La candeur possédait toutes tes forces entr'ouvertes,
et délivrées, et répandues;
— mais voici que tu luis, tout seul,
au-dessus de toi-même,
la nuque fauchée, avec ses deux arêtes dures;
voici que tu te séparerais de ta chair,

si l'arbre du supplice invisible ne s'abattait sur toi...
Pauvre homme, — bras repliés, face qui se résigne et se renverse,
et le corps sans substance déjà raidi,
à peine entre les cils qu'on ne voit pas,
le regard glisse et vibre,
— et derrière toi, ce lac noir et bleu,
et la chevelure, tout à coup, comme un bûcher d'épines...

Pauvre homme, ce n'est que moi qui te regarde.
Ah, ne suis-je arrivé jusqu'ici,
avec les mains offertes et les épaules de travers,
que pour rester le même, debout, sans tremblement,
devant ta présence inavouable?
Vais-je me taire, à cause de tes lèvres scellées
et de cet anéantissement où tu tombes,
avec le cri massif et arraché d'une bête qui ne sait pas?

REGRETS DU PIRATE

A André Gaillard

Et de tous ces autres pays,
terres mensongères et froides,
il n'a rien rapporté, pas même
cette étroite lueur qui danse
dans la nuit, lorsqu'il se souvient...

Tout seul, et comme un pan de mur perdu
au bout d'une route imaginaire,
— tout seul, avec cette démarche imbécile et gémissante,
il regarde de travers autour de lui,
tout seul, et cette contrée ne lui donne
qu'un peu plus de goût à mourir.

Sa tête avec ses trous peuplés de songes et de fautes,
avec ce cube déformé, avec tout ce qui peut l'emplir,
sa tête veut veiller encore sur le mal de ces horizons,
sa tête veut s'ouvrir encore, fruit délibérément sacrifié,
à toutes les chaudes violences qui décortiquent l'horizon.

Je suis ici, dans l'inégalité originelle,
mal arrimé sur mes deux pieds, et dans ma bouche,
si quelque mot veut s'ajouter à mon vertige,
je suis bien sûr (ah. sûr enfin pour la première fois!)
d'un grand vacillement inexplicable,
et d'une terrible flamme creusant le ciel avec ma joie!

Ai-je accepté ce long étonnement?
Ou n'ai-je pas plutôt consulté cet effroi de ma face,
avant de me jeter, à demi-mort et consentant,
dans la sourde inégalité du temps rompu,
dans ce cratère déchiré
et se convulsent pauvrement?

Tous ces brasiers glacés m'irritent,
et que font-ils, au bout du promontoire défaillant,
pourquoi suivre leurs jeux et leurs miracles,
puisque tout seul je suis ici,

revenu à moi-même, avant que d'autres ne le sachent,
dans l'inégalité imprévisible,
où toutes choses admirables s'éteignent
et au-dessus et au-dessous
de la violente pâmoison des éléments écartelés?

....Terre égarée, tu te contractes
entre mes paumes sèches et trouées!
Il y a, sur le soulèvement de cette colline inattendue,
le geste d'une grande machine de bois,
et un homme dessus, qui contemple de tout son corps,
le désastre et l'apothéose de son supplice encore frais,
et derrière lui, comme à genoux,
une multitude en prière, déjà aux prises avec Lui...

Louis Emié

(Mars 1928)

Idoménée [1]

Frank monta le Boulevard Saint-Michel, le col du pardessus relevé, effleurant l'asphalte avec sa canne. Il a plu, son âme glisse. Il se demande : Vais-je aller voir Idoménée ? Et si je ne vais pas voir Idoménée, qu'est-ce que je vais faire? Frank regarde à chaque coin de rue les rails de tramway, les kiosques à journaux. S'il ne va pas voir Idoménée, il ne sait pas ce qu'il fera. Personne ne l'attend, personne ne lui sautera au cou s'il sonne à une porte. Même pas Idoménée.

Idoménée est pourtant heureuse de voir Frank. Idoménée a de grands yeux noirs qui forcent la vérité. Idoménée n'a jamais menti. Idoménée ne croit pas en Dieu, mais elle croit en la vérité. Frank ne ment jamais non plus c'est pourquoi elle est heureuse de voir Frank.
Et Frank caresse la main d'Idoménée et lui raconte l'emploi de son temps et ses peines de cœur. Idoménée souri, ses yeux sont tristes, elle console. Ils parlent de l'âme, ils s'analysent, ils se penchent l'un vers l'autre, ils éprouvent une grande douceur, ils ont oublié leurs amours, leurs tristesses, ils se partagent le plus sûr d'eux-mêmes.

Frank ouvre la fenêtre. La coupole du Val de Grâce entre dans la chambre. Il allume sa cigarette aux étin-

---

(1) On sait qu'Idoménée était un homme, le petit fils de Minos et de Pasiphaé. Il fut roi de Crète et il était au siège de Troie. On sait aussi que lorsqu'il était en mer pour regagner son pays, il fut assailli par une tempête et fit vœu de sacrifier la première chose qui se présenterait à lui s'il en réchappait. Ce fut son fils, et il le sacrifia. Est-ce séduit par cette histoire que le père de notre héroïne lui donna ce nom, ou simplement parce qu'il le trouvait joli, sans tenir compte du sexe?

celles qui tombent des étoiles, au bec de gaz de la rue. Il attend que l'amour traverse le ciel comme une comète, trace la ligne brisée de la foudre qui viendra réduire son cœur en cendres. Il est retourné vers le divan et se raconte:

— Elle était grande, mince, brune. Cela suffit à décrire une femme. Tout ce que je pourrais ajouter ne changerait rien à l'image que ces trois mots ont déjà créée en vous, sur le souvenir d'une femme répondant à ces trois traits. Elle avait le rire perçant, la voix un peu grèle, elle portait beaucoup de bijoux. Autant de motifs de la haïr, puis de l'aimer. L'ai-je aimée, l'aimè-je encore ? Près de vous, ce tourment s'apaise, je ne sais plus.

— Je vous ferai connaitre une femme petite, boulotte, blonde. Elle vous fera oublier la première.

— Je l'aime déjà. Comment s'appelle-t-elle ?

— Pygmée.

Pygmée était mariée et vierge. Pygmée aimait les femmes. Pygmée aimait Idoménée. Idoménée lui dit : Il faut divorcer, l'amour habite autre part que dans les fromageries. Elle machina un rendez-vous. Elle prenait le thé place de la Madeleine avec Pygmée lorsque Frank entra.

Frank parla littérature, divorce, amour. Il s'agissait d'aller vite, il était pressé.

— Je vous conduirai chez mon avoué. Je vous présenterai à la Belle Ferronnière. J'irai choisir avec vous les bas de soie qui vont le mieux à votre chair. A demain à la Fontaine Médicis.

Pygmée souriait, riait, montrait toutes ses dents. Divinement haïssable, acidulée, bonbon anglais.

— Je m'ennuie, ne me quittez pas. Venez, je me mettrai en pyjama.

Frank glissait, caressait les cuisses, elle s'échappait. Saoûle, elle était malade, poussait des cris ,il fallait lui pincer les ovaires, lui mettre des compresses d'eau froide.

Vierge, toujours vierge, malgré les promenades en bateau, les divans, les baisers.

Idoménée donnait des conseils, Idoménée consolait Frank chaque jour lui récitait son rapport. Puis on allait visiter des appartements, au théâtre, au café.

Idoménée avait pour amant un banquier. Le banquier se ruina, se suicida. Idoménée haussa les épaules. Elle fit des économies.

Pygmée était en Angleterre, apprendre l'anglais.

Frank était toujours à la merci de sa solitude. Pas de femmes. Une amie. Pourquoi n'aimerait-il pas Idoménée?

Il se mit à penser à Idoménée, en fonction de l'amour. Elle n'était pas seulement une amie, elle était une femme. Il se rappela qu'elle avait un visage, des seins, des cuisses, tout cela aussi digne d'être aimé que n'importe quelles cuisses. Pourquoi ne l'aimait-il pas? Pourquoi ne l'aimerait-il pas?

Quand il la revit, il l'examina minutieusement. Il trouvait mille raisons de s'émouvoir que jusque-là il n'avait pas découvertes. Quelle tendresse dans ce pli des lèvres, quelle ligne douloureuse sous les yeux, quelle moiteur attachante dans la paume de la main!

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— J'apprends à vous aimer.

Ils étaient entrés dans un petit café.

— Pourquoi pas.., commença Frank. Et il se mit à bâtir des hypothèses autour de ce pourquoi pas.

Il ne sut pas ce que pensait Idoménée. Elle serrait les lèvres. Ses yeux étaient fixes. Puis, elle se mit à énoncer toutes sortes de non, elle n'eut pas de peine à défaire des liens aussi lâchement noués.

Une femme passait.

— Je la connais, dit Frank, excusez-moi, et il s'élança.

Idoménée, pourtant, restait de longues heures sans vivre, étendue sur un lit de souvenirs. Elle s'était fait tatouer sur le sein gauche un cœur traversé d'une flèche, avec le nom de Frank. Elle allait au cirque voir les exercices périlleux, au cinéma voir le premier baiser des amants enfin heureux, au jardin des Plantes voir les biches brâmer après les cerfs. Elle lisait tous les livres de psychologie amoureuse, apprenait à danser, dessinait des initiales.

Par un chemin secret, l'amour était parvenu à la remplir toute. Pourtant, elle n'en laissait rien paraître. Il n'avait pas su voir, tant pis pour lui. Pour elle, aussi. L'amie, toujours l'amie, la meilleure amie, et rien de plus. Pourtant, elle était jalouse, coléreuse, boudeuse,

s'entourrait de chats et d'amies femmes qu'elles renvoyait tout d'un coup, bruyamment, en claquant les portes.

Frank était devenu un grand musicien. On le confondait avec César. Il présentait ses maitresses à Idoménée. Elle donnait son avis. Elle les trouvait toutes charmantes. Il avait bon goût. Frank lui baisait la main. Elle souriait.

Entre deux maîtresses,, Frank se plaignait. La vie est triste, la vie est quotidienne, la vie est rébarbative. Idoménée répondait :

— Oh, je m'ennuie! Mais je suis prisonnière!

Et ils sortaient un soir ensemble. Puis Frank prenait une nouvelle maîtresse et Idoménée restait toujours prisonnière.

Un soir Frank apporta le jeu de l'oie.

— Il y a longtemps que je n'ai pas joué au jeu de l'oie, depuis mon enfance, voulez-vous faire une partie?

Idoménée haussait les épaules, mais elle s'assit cependant, et ils jouèrent. A 13 on recommence, à 28 on tombe dans un puits jusqu'à ce qu'on vienne vous délivrer. Idoménée comprenait. L'amour, pensait-elle, c'est à pigeon vole, c'est à colin-maillard, il ne faut pas voler trop tôt, il ne faut pas se laisser surprendre, quand l'un est pris, il délivre l'autre, c'est aussi le jeu de l'oie.

Frank épiait ses bras nus, son cou, ses jambes. M'aime-t-elle ? se disait-il. Finira-t-elle par se trahir ?

Mais Idoménée s'était juré d'être dorénavant une femme chaste. Elle caressait sa vertu. Elle avait remplacé les cigarettes égyptiennes par du caporal ordinaire, son parapluie par une canne.

Elle s'était disputée avec Frank. Frank prétendait détester la rive gauche, Idoménée la rive droite.

— Quand vous voudrez me voir, dit Frank, donnez-moi rendez-vous dans l'île Saint Louis, au café des Mariniers.

*
* *

Idoménée voulait faire une retraite. Mais au lieu d'aller aux Bénédictines, elle alla à Montparnasse. Elle prenait un café crème tous les soirs à la Rotonde avec des amis. A la table voisine venait de s'asseoir un grand ty-

pe, à la figure assez curieuse, mais antipathique, brun, et Idoménée n'aimait pas les bruns. Pourtant, il l'intriguait, il avait un compas et traçait sur le marbre des arcs de cercle, elle avait envie de lui parler. Quelqu'un de son groupe engagea la conversation, Idoménée en profita. Elle le questionna et lui dit qu'il avait une figure qui l'intéressait. Spiegel se rengorgea. Des picotements lui vinrent à la naissance des poils de son menton. Il parla et Idoménée se rendit compte qu'il n'était pas intelligent. Il était peintre, mais à ses yeux faux, on voyait bien qu'il n'avait pas de talent. Il déclara à Idoménée: Les femmes ne m'intéressent que pour coucher, voulez-vous coucher avec moi ? Idoménée répondit :

— Non, camarade, si vous voulez, mais rien de plus.

— Alors, camarade ne m'intéresse pas.

Spiegel était entré aussi chez le graveur d'Idoménée. Le graveur était amoureux d'Idoménée. Mais Idoménée n'était que camarade avec lui comme avec tous les autres. Elle prenait soin de sa vertu, s'habillant sans élégance, ne mettait plus de poudre de riz, conservait des ongles sales, ne se frictionnait plus le corps avec de l'eau de cologne et ne faisait qu'une toilette sommaire. Elle pensait à Frank, mais quand on est au couvent, on ne cherche pas à voir le bien aimé, on prie pour lui, et on ne se regarde pas dans l'eau de son bidet.

Spiegel était très correct, très froid avec elle, précautionneux. Idoménée était surprise, un peu vexée qu'il ne fît pas plus attention à elle, qu'il ne la frôlat pas, qu'il ne restât rien d'équivoque dans ses manières. Même s'ils étaient seuls dans l'atelier, il ne lui disait rien, ne lui parlait plus de rien. Pourtant, elle savait qu'il l'aimait. Elle le savait, mais pas un indice ne le lui apprenait, c'était rageant. Un jour, elle avait été malade, elle s'était étendue sur le divan. Spiegel seul était là, il lui avait fait du thé, puis il s'était écarté pour ne pas la gêner et ne l'avait pas regardée. Elle n'avait plus pensé à sa migraine, entre ses cils, elle avait observé Spiegel mais Spiegel fumait une cigarette le nez contre le vitrage. Elle commençait à avoir honte d'elle et à admirer Spiegel.

Un jour, à la Rotonde, dans une discussion, Spiegel qui ne disait jamais rien, prit la parole et dit quelque chose de pas trop bête qui était tout à fait dans les

idées d'Idoménée. Elle en fut ravie. Elle s'emballa et à partir de ce jour elle déclara que Spiegel n'était pas un imbécile et fit passer pour des traits d'esprit quelques réflexions assez banales qu'il avait faites. On la crut. Elle était de plus en plus dépitée de l'attitude indifférente de Spiegel. Elle en vint à lui faire des avances. Elle s'arrangeait pour rester seule avec lui, pour lui faire comprendre qu'elle avait du goût pour lui. Elle quittait l'atelier en même temps que lui, s'attardant dans l'escalier qui était sombre, sa main posée sur la rampe. Spiegel descendait, mais retirait sa main et s'arrêtait à un mètre d'elle. Elle dut lui dire un beau jour: Spiegel je vous aime. Il rougit, il avait une barbe de trois jours qui le dévora comme du feu. Ses yeux se mirent à loucher. Il n'en revenait pas. Il ne croyait pas à ce bonheur. Pourtant au fond d'elle-même, Idoménée savait bien qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle avait tout juste une basse envie de femme enceinte. Elle essayait de se persuader que ce serait très bien de coucher avec Spiegel. Sa vertu lui pesait, à certaines heures. Pourtant, elle voulait garder le bénéfice de l'apparence. Et ce n'était pas facile. Le graveur l'aimait et était jaloux. Le graveur et Spiegel s'observaient. Ils la reconduisaient tous les soirs jusqu'à son hôtel. Un soir, elle fit semblant de sonner, et lorsqu'ils eurent tourné le coin de la rue, elle prit par un autre côté pour arriver chez Spiegel avant lui; mais elle eut juste le temps de se dissimuler dans l'ombre: le graveur accompagnait Spiegel jusque chez lui. Le graveur se méfiait de Spiegel.

Spiegel changea d'hôtel, il vint loger dans le même hôtel qu'Idoménée. Il louchait de plus en plus. Il avait le visage en feu, le souffle court et il entra dans sa chambre en ricanant. Ce fut alors qu'elle se rendit compte qu'elle s'était exaltée sans raison. Spiegel n'était pas intelligent, n'avait pas de talent, il était laid, elle ne l'aimait pas. Pourtant, elle ne voulait pas dire à Spiegel: Je vous ai trompé, je ne vous aime pas. Il l'avait prise par la taille, il l'embrassait. Elle n'éprouvait aucun plaisir, mais un dégoût de plus en plus grand. Elle serrait les lèvres, se détournait. Elle ne savait comment l'arrêter. Elle lui disait «non, pas cela», sans oser lui refuser mais lui ne s'arrêtant pas à ces scrupules, la prit. Cela s'était fait sans elle, malgré elle. Lorsqu'elle se rendit

compte, il était trop tard. Spiegel souriait d'un air stupide, elle le chassa, s'enferma, éclata en sanglots.

Non, elle ne l'aimait pas, elle en était bien certaine, elle le haïssait. Elle pleurait de honte à la pensée de le revoir. Aussi au lieu de lui parler elle écrivit sur un papier : « Je ne veux pas que ce qui s'est passé aujourd'hui entre nous se renouvelle. »

A la Rotonde, le soir, elle s'entoura d'un groupe d'amis. Elle parlait beaucoup, très fort, une cigarette en l'air. Elle dit au graveur :

— Je ne veux pas voir Spiegel, empêchez-le d'approcher.

Spiegel lui faisait des signes, souriait avec complaisance, se glissait entre les chaises, entre les dos. Il parvint à lui serrer la main. Il clignait de l'œil. Idoménée lui remit son mot en détournant la tête.

Par la suite elle évita de le rencontrer et mit entre eux un silence hostile et froid. Ayant dit au graveur qu'elle détestait Spiegel et ne pouvait plus le voir, le graveur trouva un prétexte pour avoir une discussion avec Spiegel qui ne revint plus à l'atelier.

Pendant huit jours, Idoménée ne cessa de pleurer. Elle avait honte de son corps, de ses lèvres. Elle n'osait plus se regarder, se toucher. Elle gardait continuellement ses gants, même la nuit. Dix minutes avaient suffi à détruire son respect d'elle-même, à retirer à sa vie toute signification. Puis elle oublia. Elle oublia si bien que, lorsque quelques temps après, la grosse Vertu qui était son amie parce qu'elle la savait chaste, lui demanda :

— Vous ne m'avez pas dit, Idoménée, que vous aviez eu une faiblesse pour un de nos camarades?

Elle put répondre avec assurance :

— Moi? C'est un mensonge? Avec qui?

Elle ne se rappelait plus. Elle avait toute son assurance et répondait aux questions avec une conscience tranquille. Elle en faisait le serment. Pourtant, à une réplique, le souvenir de Spiegel lui revint tout d'un coup, ellle devint tout blanche et partit sans un mot.

Spiegel se contentait de ce qu'il croyait un succès et se vantait à tout le monde de sa bonne fortune. Il se vengeait du dédain d'Iménée en donnant comme preuve de sa honte le mot qu'elle lui avait écrit.

*

* *

Idoménée n'osait plus revoir ses amis, aller à la Rotonde. Elle était devenue timide. Elle quitta l'atelier du graveur. Elle changea d'hôtel. Cette histoire la torturait. Une seule personne pouvait la comprendre, pensait-elle, c'était Frank. Si elle racontait tout à Frank, elle serait délivrée.

Ils se retrouvèrent au café des Mariniers.

Frank l'écouta, avec tristesse. Frank la plaignait. Il l'aimait et il la comprenait si bien. Il lui caressait la main. Quand elle eut fini, elle lui demanda.

— Vous ne me mépriserez pas, vous, vous avez compris combien je fus irresponsable. Cette histoire m'étouffait; maintenant que je vous l'ai racontée, j'en suis débarassée. Je l'ai oubliée à nouveau.

Ils sortirent. Un brouillard épais rendait la nuit toute jaune. Ils faisaient le tour de l'île. En se penchant vers la Seine ils ne distinguaient rien d'autre que l'ombre d'un arbre ou d'une barque amarrée, ou le reflet confus d'une lumière.

Idoménée murmura :

— Vous savez, il n'a pas vu mes seins. Voulez-vous connaître mon secret ?

Frank se pencha vers sa poitrine.

Idoménée écartait son manteau, sa robe, la dentelle de sa combinaison. Il vit apparaître un sein, petit, rond, sur lequel son nom était tatoué au milieu d'un cœur percé d'une flèche.

Ses lèvres ne furent pas surprises, tout de suite, elles s'approchèrent. Mais Idoménée referma vite son manteau.

— Pour cette fois, ma vertu est à l'abri, je vous aime trop, dit-elle avec un rire timide.

Mais Frank la prit par l'épaule et la serrant contre lui:

— Venez, nous avons pas encore fini le tour de l'île.

*
* *

Idoménée, un sein contre la glace et sous son bras, l'autre, le glorieux, le tatoué, retirait ses souliers. Elle n'avait plus, sur elle, que ses bas et sa combinaison, qui était rose. C'était le dernier moment pour lui faire une

confession difficile, une minute après, il serait trop tard. Frank se décida, à regret:

— Vous savez, Idoménée, je suis marié et j'ai un fils de trois mois qui s'appelle Pierre.

Idoménée remit ses seins dans sa combinaison et releva le buste en frappant du talon pour faire rentrer sa chaussure.

— Vous êtes marié et vous preniez des airs d'Eliacin! Comment est-elle, votre femme?

Frank se pinça le nez et commença une description détaillée. Il se rendait compte qu'il avait mal choisi le moment pour annoncer son mariage. Il aurait toujours été temps plus tard. Cela n'aurait plus eu d'importance. Car il se rendait compte que ce qu'ils étaient venus faire dans cette chambre n'allait pas avoir lieu. Pour ne pas prendre froid, sans doute, Idoménée avait remis sa robe. Elle se passait de la poudre maintenant, sur le visage et suivait le récit de Frank un peigne dans les cheveux. Machinalement, aussi, sans doute, elle remettait son chapeau. Frank avait envie de lui dire : « Mais non, vous vous trompez. Vous oubliez que nous sommes ici pour un tout autre objet que ce récit, et que lorsqu'il sera fini nous pourrons penser à nouveau à ce qui nous préoccupe, l'amour en l'occurence. » Mais il se répondait à lui-même: « Je n'avais qu'à ne pas le faire ce récit.» Il le continuait, pourtant, l'air morne, les bretelles pendantes. Idoménée avait maintenant son manteau, elle tournait le bouton de la porte. Elle était déjà à moitié dans le couloir. Frank la voyait s'en aller avec épouvante. C'était fini. Le sein tatoué à son intention, il n'allait pas pouvoir l'adorer, le caresser, le photographier. Mais Idoménée se retourna:

— Au fait, avez-vous déjà trompé votre femme ?

— Non, pas encore.

— Alors, au revoir.

Frank supplia, découragé, dégoûté de toute lutte, renonçant à jamais au moindre imprévu:

— Attendez-moi, Idoménée, ne me laissez pas seul, nous allons repartir ensemble. Je remets mes bretelles et je suis à vous.

Idoménée referma la porte et attendit, la main sur le bouton, qu'il eût son chapeau sur la tête.

Quand il n'y eut plus aucun objet à eux sur les

tables et les chaises, Frank regarda le lit qui n'avait pas été défait, avec amertume, et se décida à dire:

— Voyons, Idoménée, qu'est-ce qui vous a pris ? Vous ne m'aimez pas?

Idoménée répondit évasivement en ouvrant la porte :

— Nous parlerons de cela dehors.

Dehors, il faisait nuit.

Frank se voyait prisonnier des lumières et des ombres qui sur le boulevard Saint Michel les happaient comme des ciseaux. Il se sentait dépouillé peu à peu de l'amour d'Idoménée. Il se sentait vidé du même coup de l'amour que par intervalles il avait ressenti pour elle et qui l'emplissait encore tout à l'heure, quand ils étaient entrés dans la chambre.

— Mais pourquoi, Idoménée ? Qu'est-ce que ça change que je sois marié ?

Idoménée avait la voix lasse, découragée.

— Vous n'êtes plus ce Frank que ma pensée appelait auprès de moi, chaque fois qu'elle était inquiète, et qui venait du plus obscur d'un rêve, du plus caché de mon cœur. Vous étiez libre à toute heure du jour et mystérieux comme les pêcheurs de corail qui vivent des heures dans la mer en compagnie des sirènes. Vous sortiez d'un café, où triste et moqueur vous aviez joué à la manille avec trois petits vieux tout jaunes et tout rabougris, ou bien, votre cape sous les yeux vous suiviez une rue déserte, pleine de chouettes et de hibous, vous rendant à une sombre conspiration, un poignard sur votre cœur. Mais dès que je vous appelais, vous quittiez tous ces drames, ces épisodes de roman, ces pages d'histoire, et vous accouriez, vous escaladiez la fenêtre, vous me preniez dans vos bras, j'étais toute blanche dans mes vêtements de nuit, vous glissiez le long de la muraille, au travers des touffes de lierre et vous m'emportiez dans ces extraordinaires aventures où vous viviez. Toute mon âme, je vous la devais. Mais, maintenant, vous vous devez à cette femme qui lorsque vous rentrez vous parle d'un ton autoritaire. Elle a le droit de venir chez moi vous tirer par le bras, par le bas de votre habit, elle a le droit de se promener dans les rues avec vous et tous les enfants qu'elle voudra et qu'il vous faudra porter, tirer, traîner, moucher, consoler.

Frank redescendait seul le Boulevard Saint Michel,

silhouette noire, lente, trapézoïdale, et Idoménée par dessus son épaule agitait son mouchoir au Frank joyeux, léger, aérien, qui montait des escaliers, jetait des échelles de soie du haut des tours, sautait de cheval dans un éclaboussement de poussière, et traversant les fenêtres sans prendre la peine de les ouvrir, la délivrait enfin de sa solitude et se coulait dans son lit, frais, comme dans l'eau d'une baignoire.

*
* *

Penchée sur sa malle, Idoménée plongeait vers les deux douzaines d'objets qui lui rappelaient toute la joie et toute la peine qu'elle avait eues à rêver plus encore qu'à vivre. Et rêver pour elle, ça avait toujours été aimer. C'était, là, le fond de la mer, avec ses coraux, ses coquillages, ses cailloux de nacre, ses algues timides et ses poissons arc-en-ciel, tout ce pauvre bazar de quatre sous, tout ce pauvre trésor de misère que la mémoire charitable pare de reflets pitoyables et trompeurs. Sa main ramassait un bouton de la manche du pardessus de Frank. Elle l'avait si bien tenu tout le long d'une promenade qu'il lui était resté collé aux doigts. Ce bouton avait quatre trous, il était brun et rond, il était laid comme un poux, mais elle revoyait en lui tous les lieux par où Frank l'avait conduit. Elle entendait la voix de Frank, elle se rappelait ce qu'il avait dit et ce qu'en même temps elle pensait. N'était-ce pas un grand bonheur que de revoir tout ce paysage peint au fond de la malle et de toucher du doigt la preuve d'heures si douces. Sa main attrapait au vol un papillon diapré, un morceau de verre triste et rond, c'était un monocle que Frank avait cassé un soir en se penchant pour lui baiser la main, un peu ivre, et le verre sur la main d'Idoménée tremblait comme les lèvres de Frank ce soir-là. Et c'étaient d'autres objets et d'autres encore qui venaient de ce temps-là ou de plus loin, qui lui rappelaient d'autres hommes, son enfance. Débris de toutes sortes qui faisaient reparaître des morts, des disparus, sa virginité. Un ruban bleu de première communion, une dentelle tachée. Et tous les gestes de l'amour qui n'ont plus de sens, si longtemps après.

Idoménée assise sur sa malle refermée, comme Pompée sur les ruines de Carthage.

— Pour une femme, dit-elle tout haut, il ne reste qu'une solution, prendre un amant. J'aurais dû commencer par là. Ça m'a toujours réussi.

Elle mit une robe de soirée et pénétra dans un dancing.

Dès la porte ouverte avec la première vague de sons et de lumières, la gaieté lui vint. Comme il arrive en pareil cas, on retrouve tout de suite un tas de gens qu'on avait perdus de vue, mais qui ont continué de s'amuser.

Ce furent les hommes chauves qui, dorénavant, devaient lui plaire le plus. Il y en avait, d'ailleurs, de très bien. Des hommes d'affaires, des ingénieurs, un magistrat. Elle coucha, ce soir-là, avec un architecte, dans une maison dont il avait fait lui-même les plans et dont il lui offrit un appartement, tout meublé.

*
* *

Il était jaloux, pourtant Idoménée ne le trompait qu'avec des chauves comme lui. Il était gras, avec un ventre large, proéminent, il restait volontiers nu, dans un fauteuil, à fumer un cigare. Idoménée en pyjama, le contemplait où se laissait aller à des révasseries pleines de vagues hommeries, sans caractère. Il avait aussi un esprit inquiet. Il y avait toujours un petit feu vert en veilleuse dans le regard d'Idoménée qui le troublait. Il prit l'habitude de se mettre en colère et de pousser des grognements et des injures tout en roulant les fauteuils et les rangeant tous dans le coin d'une pièce. Pendant des heures il traitait Idoménée de salope et de putain, sans cesser de déplacer les meubles.

— Où sont-ils tes maquereaux? criait-il furieux. Et il ouvrait la porte des armoires, les tiroirs, il parcourait toutes les pièces, s'attardait dans la penderie, dans la salle de bains. Puis il se mettait à genoux devant Idoménée qui avait gardé son attitude absente, indifférente, il lui demandait pardon et lui caressait les pieds, les embrassant dévotement. Et pendant des heures il prenait plaisir à cette tâche, se réhabituant aux mots

d'amour. Idoménée indifférente fumait des cigarettes et le laissait faire. Puis, brusquement, il s'exaspérait et la jetait sur le lit. Il se mettait ensuite à boire du kummel et ils allaient souper dans des dancings.

Idoménée trouvait qu'elle menait une vie idiote, mais l'architecte l'aimait beaucoup et jurait qu'il la tuerait et se tuerait lui-même si elle essayait de le quitter. Et elle acceptait les injures et tout le reste, comme elle aurait accepté les coups, s'il l'avait battue, la prostitution s'il l'y avait contrainte ou un amour pur s'il avait été capable de pureté.

*
* *

A quelques mois de là, Frank buvait son café au lait un matin, en commentant le journal à sa femme qui allaitait son dernier né.

— Tiens, un crime, une jeune femme que j'ai connue jadis, Idoménée, une jeune femme d'excellente famille, d'ailleurs. Son père était inspecteur des Ponts et Chaussées et elle faisait de la sculpture avec talent.

— Elle a été assassinée ?

— Oui. Elle avait des mœurs un peu libres. A prendre des amants, comme cela, au hasard, parfois on tombe très mal. Elle a dû tomber sur un sadique. Un architecte parait-il. Il donnait des inquiétudes à ses amis depuis quelque temps. Il s'était montré nu dans un dancing et sous la menace d'un révolver, avait obligé cette pauvre Idoménée à danser nue avec lui. Depuis ce soir-là, les voisins déclarent que les coups de révolver ne cessaient pas de claquer dans son appartement. Ils n'avaient pas osé intervenir, mais un soir ils avaient vu, à travers les vitres, Idoménée toute nue que l'architecte poursuivait comme une cible. Quand, enfin, tout bruit ayant cessé, ils se décidèrent à prévenir la police, on put suivre au sang qu'elle avait perdu, le calvaire d'Idoménée s'arrêtant dans les fauteuils, tombant au pied du lit, étendant les bras contre le mur de la salle de bains et enfin se traînant jusqu'à la penderie où elle était étendue, Vénus rouge et noire, toute sillonnée par les balles, cible vivante, carton cloué là d'une balle au milieu de la poitrine. Ils cherchèrent l'architecte et le trouvèrent enfin pendu entre les robes d'Idoménée, faune lu-

brique, arlequin mi-rouge, mi-blanc, avec une langue noire qui lui sortait de la bouche et entre les jambes un sexe énorme et sanglant.

— Elle était jolie, cette Idoménée ?

Frank haussa les épaules, finit le café qui restait dans son bol.

— Oui, comme ça. Il est l'heure que j'aille au bureau. Au revoir.

Georges PILLEMENT.

Poèmes

RETOUR A LA TERRE

Vous m'appelez végétaux de toute la force de vos racines
et je fais celui qui n'entend pas
Vous m'appelez de toute votre ardeur muette
vous désirez m'étreindre de toute la force de vos racines
dans un embrassment total
et je fais celui qui ne s'en aperçoit pas
Sur l'eau du temps les années mettent les ondes concentriques de vos poussées
du cœur à l'écorce l'aubier trace ses petites vagues
et tout semble dit
Mais il y a des jours où j'ai honte de mes mains
où j'ai honte de ma chair
c'est alors que je me rappelle votre grande voix
je me regarde dans les miroirs
où chacune de mes lâchetés apparait avec un petit sourire
et je sens les réseaux de l'impuissance et de la folie qui resserrent les frontières de mes sens
C'est alors que je voudrais être éloquent
et faire jaillir de ma faiblesse
le miracle des mots qui absolvent
mais je m'embrouille
les mots se dérobent comme des bêtes traquées
et je reste bras crispés
bras crispés comme des branches qui me feraient signe qu'il n'est que temps
comme des branches chargées de malédictions.

PEAU NEUVE

Poudre d'oubli au choc des bronze qui tintent dans le rire amer
la mer a de grosses dents pour mieux déchirer nos oiseaux
la mer a de grosses lèvres pour boire nos fleuves.
Je n'aime ni l'amour ni la mer ni la mort figés comme les feuillages d'hiver
j'aime les beaux fleuves de la terre
les fleuves qui changent de peau mieux que nous
les fleuves où chaque vague est un muscle en plein travail
les fleuves qui coulent mieux que le temps
les fleuves qui se défendent qui s'accrochent aux forêts
qui retiennent leur vie autant qu'ils le peuvent devant la grande inertie de la mer
Les fleuves sont mes amis qui ne chantent ni ne pleurent
mais qui prononcent dans le cours de leurs rêves de grandes paroles de puissance et de solitude
les fleuves sont mes amis
ils murent les secrets dans leurs coffres de verre
où les ongles du temps crissent pour s'agripper.
Les vents insultent les fleuves et crachent sur leurs eaux
mais le courant rit de toutes ses vagues
qui glissent vers les chutes emportant les sanglots du vent et mon destin
mon destin qui s'agrippe à sa prison de chair
à sa prison à la dérive dans de grands tourbillons d'effroi
Poudre d'oubli au choc des bronzes
soifs perdues chansons perdues que rien n'a pu retenir
la vague m'emporte et je glisse
et tous les jours amis me sautent à la gorge
et les cloches de la mémoire battent leurs ailes de corbeau

Grandes flammes jaillies de l'arbre du bien et du mal
ailes et chants d'oiseaux
membres et becs de pieuvres
flammes lécheuses de paroles
flammes qui crépitez dans la grande gueule des capitaines

flammes qui tordez vos bras humains
flammes hautes de l'amour et de l'orgie
flammes rampantes du désespoir
flammes délirantes
il y a un grand rideau de feu devant et derrière les idées
il y a les nerfs qui crépitent dans une grande pluie d'éclairs
les coupes du jour se brisent à l'aube
les grandes flammes en fer de lance percent les cœurs et les serments
les petites flammes se donnent la main pour rythmer la danse de leurs petits seins.
Divans de sable et de paresse où les pensées s'accroupissent autour des feux
Paresses qui pétrifiez le sommeil de nos mémoires
divans de sable et de bien être de l'enlisement
marais où voltigent les feux follets de la servitude
il y a un grand rideau d'oubli devant et derrière nos paresses
il y a des forêts enfouies de diamant que le pic du verbe n'entame pas.
Flammes sans cesse renaissantes comme les lames du grand large à l'assaut des blocs de nos phares
phares blancs chevaliers taciturnes des nuits
vos lances vigilantes et les éclairs de vos épées rayonnent dans le soir
et la horde de la mousson s'effare à l'éclat de vos gestes
de vos gestes mystérieux et prédestinés.
Grandes flammes jaillies des phares
il y a quelque part un homme qui crie pour son évasion.

Jean MALAN

Le donneur de Sang

Le jeune ingénieur Marc Foucault, intelligence énergique, s'est pourtant laissé peu à peu, par excès de générosité, accabler sous les charges du foyer qu'il a fondé. Devenu directeur de la puissante Socométa, ***il y mène une vie plus lourde, plus dénuée de joies que celle du dernier de ses manœuvres. Son ami, le peintre Labussière vient apporter, à l'échec de cette existence, un avertissement, dont Marc, au dénouement, saura se souvenir.***

ACTE III

SCENE VII

Le bureau directorial de la Socométa. ***A la fin de la dernière scène, Marc, épuisé de fatigue, s'est endormi à son bureau, la tête dans les poings. Une sonnerie l'éveille. Il se passe, étonné, la main sur les yeux et retrouve en lui-même le bruit du timbre électrique. D'un pas encore incertain, il va ouvrir.***

Il rentre, précédé de Labussière.

LABUSSIÈRE

Hein ? Ça vous épate, de me voir ?

MARC, *mal réveillé*

Mon vieux Labussière, bien content de votre visite !

LABUSSIÈRE

Je sors de la Galerie Furstenberg, à deux rues d'ici :

---

(1) Représenté à Genève, au *Studio d'Art Dramatique*, et à Paris, par le groupe Aide et Protection au *Théâtre National de l'Odéon*. Paraîtra en octobre, aux éditions de la N.R.F.

vous connaissez, sans doute? (*Geste vague de Marc*) Je me rappelais bien que votre Société devait percher par là. De la lumière aux fenêtres, je monte. (*Regardant autour de lui*) Un peintre dans cet antre! Je suis bien le premier, sans doute. C'est qu'il me paraît aussi fantastique de pénétrer dans votre bureau qu'il le serait pour vous (*Rigolant*) Monsieur le Directeur, de vous amener en personne dans une Académie de peinture, entre une bande de gaillards qui se foutent des croûtes de pain, des insultes et des théories sur la gueule, et une femme à poil qui prend la pose. (*L'observant*) Ereinté, ce soir hein ?

MARC, *vivement*

— Mais pas du tout. Ça va très bien!

LABUSSIÈRE, *montrant les papiers du bureau*

— Du travail tard?

MARC, *évasif*

— Oh... J'attends un télégramme d'affaires, et... de la famille. (*Geste discret de Labussière. Geste de Marc qui lui indique de rester*).... tout à l'heure seulement.. Septième anniversaire de mon mariage, et, dans deux jours, trentième de celui de mes beaux-parents. (*Silence*) Je viens de sommeiller un moment. Un rêve étrange. Très loin d'ici.

LABUSSIÈRE, *circulant*

— C'est pourtant un endroit qui ne semble pas fait pour inspirer des rêves. Une odeur d'encre, de cigare, de poussière. Le maroquin des fauteuils (*Il met le nez dessus*) a déjà perdu son parfum: et c'est presque neuf! (*Marc, qui s'est peu à peu reculé jusqu'au mur, observe, immobile, avec une curiosité pathétique, cet homme qui va, vient, flaire, regarde. Le peintre désigne un des dessins du mur*). Qu'est-ce que c'est?

MARC

— Une tourelle de cuirassé, en coupe.

LABUSSIÈRE

— Et ça?... Attendez - une culée de pont, je parie ?

MARC

— Juste.

LABUSSIÈRE, *apercevant l'affiche coloriée dont il s'approche.*

— Oh, quelle horreur! Ces vagues de zinc, ces reflets contreplaqués, le ciel: oh, la valeur du ciel! Je ne pourrais pas vivre avec cette besace-là dans le dos. (*Il quitte l'affiche et continue sa visite. Silence. Réflexion*) Tout de même, (*Dessinant, du tranchant de la main, les contours*) les volumes sont trapus, solides. (*Clignant de l'œil*) Les tons de cuir, du tapis, du chêne se tiennent dans une gamme robuste.

MARC

— Vraiment ?

LABUSSIÈRE

— Et la table.... avec tout ce qui pousse dessus.... (*Hésitation, décision*) La table est splendide!

MARC, *toujours immobile*

— C'est de là que je manie les réalités...

LABUSSIÈRE, *fouille dans les livres qui chargent le bureau et ouvrant l'un d'eux.*

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est, ça ?

MARC

— *L'Annuaire Véritas.* La liste de tous les navires du monde. Date, tonnage, longueur et largeur, noms des constructeurs de la coque et des chaudières...

LABUSSIÈRE

— Tous les navires du monde! Ça me ficherait dans un état lyrique, de lire ce bouquin-là!

MARC

— Personne ne le lit. On l'ouvre, l'esprit sec, pour chercher un nom ou un chiffre.

LABUSSIÈRE

— Alors, il me dégoûte!... (*Nouvelle marche. Silence. Coup d'œil définitif*) Eh bien, tout de même, je trouve à votre tâche une sorte de dure et sombre poésie : lignes, forces, algèbres. Et quelle puissance! A cause de ceci, (*Il fait, d'un geste large, le tour des murs.*) à cause de vous, Foucault, des milliers et des milliers d'hommes, chaque jour, par le globe entier, passent des fleuves, franchissent des mers, abordent à des ports étonnants.

MARC

J'y pense souvent. Mouvoir, avec des radios, des câbles, des traités, de vastes choses dans des pays... dont je ne respirerai jamais l'odeur. Mon vieux Labussière, je ne voyage pas, moi; juste, de temps en temps, un saut de vingt-quatre heures à Brest, à Londres. Pas plus que je ne me promène: je fais des démarches! A des ministères, à des banques, à des usines. De vos visions d'artiste, je ne connais ici que l'administration, l'argent, le (*Cherchant le mot*) le déchet!

LABUSSIÈRE, *riant malgré lui*

Mon vieux, vous m'y faites penser... L'autre soir, j'étais dans une boîte de Montmartre... oh, ça ne m'arrive pas souvent! Lumière, danse, perles, fleurs: tables chargées de champagne, de foie gras, de trucs à l'américaine. Je vais au lavabo. Il y avait là, dans un coin pisseux, grand comme une armoire, la bonne femme: la gardienne. Nous avons causé. Elle est enfermée là, pour ainsi dire, jour et nuit; elle n'en sort pas de l'année. Ça m'a brouillé avec la boîte. J'ai filé tout de suite. Alors... vous... ici, c'est...

(*Ils se regardent et partent tous deux d'un long rire, Marc sur un autre ton que Labussière. Ils se regardent de nouveau. Silence*)

MARC, *avec hésitation*

Il y a pis. Je ne sais comment l'expliquer... (*Silence*) Dites, Labussière, savez-vous rien de plus admirable que de soulever un sac plus lourd que soi, de le charger sur une épaule qui durcit à mesure?

LABUSSIÈRE

Bougre!

MARC

Mais demandez à un coolie qui, le soir, tombe sur sa natte, bras douloureux, reins vidés, comment il apprécie les voluptés de l'effort? (*Sardonique*) Voilà un être qui ne comprend plus la beauté du monde?... Bah! ne faut-il pas qu'il y ait des manœuvres qui déchargent le riz, et (*S'approchant de Labussière*) de brillants directeurs qui augmentent de 60 p. 100 le chiffre d'affaires de leur Compagnie.

LABUSSIÈRE, *reculant*

Mon pauv' vieux!

MARC, *violent*

M'enfuir! Disparaître! M'enfoncer à travers le plancher jusqu'à l'autre face de la terre! Ah, je n'y pense plus, à la Chine! Laisser seulement l'Atlantique se refermer sur moi: le Sénégal, le Brésil monter au-dessus de ma tête, comme des bulles. Puis, plus rien. Dormir à même l'oubli! (*A voix basse*) Je trouverais bien, là-bas, une place de contremaître dans les travaux du nouveau chemin de fer transandin. Crever à la peine, ou recevoir un coup de couteau de quelque gouape : mais, du moins, mourir loin de ces quatre murs, dans le soleil et le vent...

(*Silence*)

LABUSSIÈRE

Il ne faut pas crever! C'est trop facile. (*Un temps*) Faudra voir...

MARC, *se reprenant, d'une autre voix*

Oubliez ça, mon vieux Labussière. Un moment de faiblesse. J'ai aussi des plaisirs. Même ici.

LABUSSIÈRE, *réfléchissant*

Quand on est malheureux, c'est toujours de sa faute, à soi. Cherchez dans tout ça, votre tort.

MARC, *sans écouter*

N'en parlons plus? Est-ce que je n'ai pas ma famille? (*Souriant longuement*) La Zette et le Na, mes chers petits, et ma femme! toute ma vie!

LABUSSIÈRE, *brusque, la main sur l'épaule de Marc*

Précisément! Et vous?

MARC

Comment ?

LABUSSIÈRE

Quelle est, là-dedans, votre part à vous ?

MARC

Vieux célibataire, me croirez-vous? Un baiser sur la tête blonde de mes enfants, dans les boucles chaudes...

LABUSSIÈRE, *avec rudesse*

Non. Il y a encore, dans ce geste-là, quelqu'un d'autre. Je dis: votre part exclusivement personnelle. Qu'est-ce que vous faites chaque jour... je dis en 24 heures... pour vous-même?

MARC, *surpris*

Je... Hum... (*Silence*) Rien. (*Souriant amèrement*) Je me lave. Je mange, oui... n'importe quoi. Et, quelquefois, j'ai le temps de dormir.

LABUSSIÈRE, *cherchant*

Vous ne lisez pas? (*Marc montre la charge de la table*) Vous ne faites plus de sport? (*Geste lointain de Marc*) Plus du tout? Plus de musique?

MARC

Je n'ai pas, depuis deux ans, peut-être, touché mon violon.

LABUSSIÈRE, *avec fantaisie*

Vous ne jouez pas au pocker ? Aux dominos ? Vous ne collectionnez pas les timbres-poste?

MARC

Je n'ai jamais un instant à moi.

LABUSSIÈRE, *fortement*

Foucault, entendez-vous, il faut que, chaque jour, vous fassiez quelque chose pour vous seul. Un acte, au moins, où vous soyez seul. (*Long silence*) Laissez-moi être dur. (*Lui observant le visage*) Non, ça ne va pas, et c'est bien fait. (*Silence. Affectueusement*) Mon vieux Marc, vous ne continuerez pas cette existence stupide. Si je savais qu'il y a, derrière moi, dans cette prison, un ami qui périt de fatigue et de dégoût, mais je n'oserais plus mettre de couleurs sur mes toiles! Vous n'allez pas gâter ma palette, j'espère ?

MARC

Généreux ami! Maintenant, je sais pourquoi vos tableaux sont de fortes choses!

LABUSSIÈRE, *ému, tirant sa montre*

Sapristi!... Au revoir, vieux ! Je ne vous dis pas : courage! Le courage est votre vice.

MARC

Revenez bientôt! Ces murs seront beaux si j'y rencontre quelquefois, le regard d'un ami.

(*Labussière revient sur ses pas, et, à l'instant de parler se tait. Les deux hommes se ragardent dans les yeux, se serrant la main. Puis ils sortent, au fond*).

Luc DURTAIN

Ballade du Dee-Why

Pour Etienne BOUCHAUD

Fruit de la poupe alourdi de messages
Et ces fantômes de bastingages
Croulants de signaux et de fraternités,
D'où qu'il vienne, où qu'il aille
O nuit, relâche le Dee-Why
Sur cette eau morte souvenir d'avoir été!

Le cœur navigue d'âge en âge démâté
A soi-même équipage, boussole, croix du sud,
O souvenir d'avoir été,
Dee-Why, tous nos malheurs avec nos solitudes
Se collent aux murailles de ta coque
Avec l'eau morte pour l'éternité.

Lorsque l'ami du soir hanté
Par un galop de cheval noir, ô Dee-Why,
Fuyait ton spectre et son fanal,
Quel maraudeur rôdant sur les coursives
Dessanglait au bordage les saisines
Des oiseaux morts que nous avons été?

Dee-Why par nos mémoires affrété
O figure à la proue des amis et de moi
Fantômes de l'escale, ombres de mes visages
Pour moi-même, pour eux et pour moi
Ancre à l'eau morte nos souvenirs d'avoir été!

Gabriel AUDISIO.

Insomnie

VI

— Voici le coupable ! dit le patron du bistrot en désignant le Vieillard.

— Cet homme a tué l'Etoile avec ses paroles empoisonnées ! ajouta le marchand de couleurs.

Il nous fallait une vengeance immédiate, c'était la seule façon d'atténuer le coup qui nous était porté. Coupable ou non, le Vieillard allait payer. Il ne s'agissait ni de juges en hermine ni de condamnation écoutée debout, tête nue, ce cérémonial ridicule importait peu. L'Etoile tiède encore gisait sur le trottoir, notre colère assassine il fallait que quelqu'un en fît les frais. Nous n'éprouvions nullement le besoin de pleurer mais celui de mordre. Puisque le buffle de la mort était insaisissable, lapin Vieillard porterait le poid de ses péchés.

En un clin d'œil pantalons et savates tombèrent des fenêtres, les jambes maigres et grasses, poilues ou non, disparurent dans les tubes jumeaux. Et la meute se mit en ligne. Pour mes compagnons l'affaire était claire, le gibier dans le sac. Comment ce misérable vieillard aurait-il pu échapper à deux douzaines de poursuivants acharnés, plus jeunes et vigoureux que lui ! Mais je savais par expérience que nous tombions dans le piège de l'illusion, que nous étions victimes de la perspective qui déforme les lignes et fait se rejoindre à l'horizon le ciel et la mer. Si la distance du cent mètres m'était familière, cette course de fond me parut pleine d'embûches, de défaillances, de chutes monumentales, car je n'oubliais pas ma première visite au Vieillard et les événements de la nuit n'avaient pas effacé de mon esprit la prodigieuse habileté du bonhomme capable de patiner à l'aise

sur des glaces verticales. Je le savais de taille à nous défoncer le diaphragme avant que nous eussions effleuré son dos ; qui sait même s'il ne diminuerait pas à dessein sa foulée pour vous mettre au cœur la tentation de poursuivre la lutte jusqu'à épuisement complet et nous crever de la sorte les uns après les autres ainsi que de nouveaux Curiaces. La ruse lui était familière, ses ressources pour nous vaincre innombrables. Pour tout dire ce n'est pas sans anxiété que le genou droit et les deux mains à terre j'attendis le coup de pistolet du starter. Je comptais beaucoup sur un démarrage foudroyant et ce n'est pas sans quelque pitié que j'aperçus à ma droite le marchand de couleurs, à ma gauche — qui l'eût cru ! — l'antiquaire obèse, plein d'une belle témérité, achevant d'enrouler autour de la barrique de son ventre une bande de flanelle rouge, et un peu en arrière le boulanger boiteux appuyé sur sa canne. Décidément il fallait ne s'étonner de rien.

Le Vieillard nous surveillait avec un sourire ironique qui ne présageait rien de bon. Il n'eut pas un mot pour se justifier mais son mépris était éclatant.

Le pistolet fendit brusquement en deux la draperie de la nuit et la chasse commença. Dans ce réseau de ruelles où les maisons avançaient, reculaient au gré de leur fantaisie tout poursuivant qui perdait une centaine de mètres était éliminé, car il lui devenait impossible de retrouver le peloton de tête dans lequel je réussis à me maintenir. Ce que j'avais prévu arriva, le Vieillard donnait du fil à retordre ; sa foulée bien que dépourvue de style ne manquait pas d'efficacité. De temps à autre, tournant la tête, il nous envoyait dans les jambes son sourire méprisant. Il courait non pas au hasard mais vers un but que nous ignorions. C'est du moins ce que je crus comprendre, car au lieu de faire une multitude de crochets, tactique que je croyais lui voir adopter comme la plus apte à nous perdre, il poussait constamment dans la même direction, sur la gauche. Notre équipe se réduisit bientôt à une demi-douzaine de poursuivants. Le marchand de couleurs, d'antiquité, le boulanger, s'écroulèrent au bout de deux cents mètres. Nous entendîmes leurs voix hachées par l'essoufflement qui nous criaient en guise d'encouragement.

— Arrêtez-le ! — Vous l'aurez ! — Poussez dur !

Conseils superflus plus faciles à donner qu'à suivre.

— Où diable nous entraîne-t-il ? pensai-je.

Les rues à mesure que nous avançions s'élargissaient, les maisons s'élevaient, l'ombre devenait moins dense et sur nos têtes le ciel prenait une teinte sanglante comme si un vaste incendie l'eût éclairé. Soudain, un point de côté me faucha en deux me contraignant à ralentir l'allure. Je cédai du terrain, glissai en queue du peloton, là, oubliant le Vieillard et la raison de notre poursuite je ne m'occupai plus que de fixer le dos de l'homme qui me précédait, essayant de me coller à lui, assouplissant le jeu de mes jambes, lui cherchant un rythme capable de diminuer ma fatigue et de ne pas me laisser distancer irrémédiablement.

Cette tâche monotone m'absorba si entièrement qu'il fallut une sorte de rumeur lointaine pour me forcer à lever la tête. Nous courions à ce moment au milieu d'une large avenue bordée d'arbres, brillamment éclairée. De luxueux magasins, ornés de plaques de marbre brodées de lettres d'or, luisaient entre les troncs et les masses de feuilles. Des grilles en fer forgé protégeaient des vitrines si claires que seuls les reflets des lampes électriques les révélaient. Sur les trottoirs, des groupes de promeneurs filaient rapidement, se dirigeant semblait-il vers le même point, à l'extrémité de l'avenue d'où jaillissait une sourde rumeur de cascade. Quel événement important pouvait justifier pareille cohue à une heure aussi tardive ?

Notre poursuite devenait au milieu de la foule de plus en plus malaisée ; des barrières vivantes se dressaient à chaque instant entre nous et le Vieillard lapin. Je l'apercevais de loin en loin, de la position que j'occupais, lorsqu'il obliquait brusquement à droite ou à gauche, et il ne me parut pas à première vue que cette galopade acharnée eut sensiblement diminué sa provision d'énergie. Cependant, j'aperçus dans un éclair son éternel sourire méprisant blanchi d'une légère écume. Je voulus voir dans cette blancheur l'indice de notre prochaine victoire et redoublant d'ardeur je réussis à gagner trois places. J'étais maintenant en quatrième position, admirablement placé pour participer au sprint final qui mettrait notre proie à merci lorsqu'un tumulte de cuivre nous arracha les oreilles. Nous venions de débou-

cher sur une place immense. Un manège de la hauteur d'un building se dressait dans le ciel. Au sommet, ruisselants sous une averse de lumière, des hipparions taillés dans le marbre le plus pur alternaient avec des centaures colosses et des tentes giratoires.

Accrochés au toit conique que supportaient des géantes nues, des multitudes de fruits lumineux soudés en grappes, ramifiés en festons dentelés, se subdivisaient en une infinité de branches. Des escaliers recouverts d'un tapis de pourpre grimpaient vers le sommet du manège, conduisaient aux animaux fabuleux. Une multitude de nègres en livrée écarlate canalisaient la foule ; des milliers de glaces étincelaient, reflétant l'avenue, les couleurs, les feuilles vertes. Cette vision éclatante nous éblouit ainsi qu'une traînée de foudre. Perdus dans la tempête de feu, de cris, de cuivre, nous nous sentions affolés, happés par ce manège, nous perdions le contrôle de nos gestes ; ce plateau mû par une vitesse folle avait une force d'attirance inexplicable. J'imagine que certains hommes subissent dans les bras des toutes jeunes filles ou des masseuses autoritaires la même déperdition de volonté qui les transforme en drapeaux déchirés dans un ciel sans souffle.

Le Vieillard pour une fois manqua de flair car si au lieu de se diriger comme il le fit vers le monstre de cuivre il eût continué sa route nous devenions incapables de le suivre.

Nous bondîmes sur ses chevilles à l'assaut du manège, les escaliers croulèrent par rangées de quatre sous nos talons et bientôt nous arrivâmes en sueur, haletants, au sommet. De cette hauteur la foule que cinq avenues déversaient sur la place paraissait semblable à une coulée sombre, des milliers de figures blanches étaient levées vers nous, les corps écrasés par la perspective n'avaient ni bras, ni jambes, ils encerclaient le manège d'une clameur d' orage. Cette pâte humaine pétrie par la distance, le mouvement, l'ombre et la lumière, s'allongeait, se tassait, s'amollissait, épousant les mille formes d'un nuage, tour à tour araignée, cloporte, serpent, point d'interrogation, chevelure dénouée, croix de Malte. Soudain le plateau se stabilisa avec une souplesse de fauve. Des cercles de chêne qui allaient s'élargissant ainsi que des ondes formaient un plancher dangereux où le centre de gravité

prenait une fâcheuse tendance à l'horizontale. M'élançant après le Vieillard avec une audace naïve je sentis mes pieds filer à la dérive et si une queue amplement chevelure de centaure ne se fût trouvée, par un heureux hasard, à portée de ma main, je me serais étalé de tout mon long.

L'un de nous s'affala au milieu des rires. Je remarquai à la hâte comme on avale un café — toujours bouillant — au buffet d'une gare, que les gens installés sur les bêtes de marbre ne ressemblaient en rien à ceux que l'on rencontre habituellement dans ces sortes de fêtes. Point de filles aux jupes retroussées, aux cuisses écartées, juchées sur les cornes d'une vache baptisée Belle mère, ou, Louisette, providence des voyageurs, point de ces figures rougeaudes illuminées par un repas copieux qui échouent à la foire comme un navire sur le rivage, point d'enfants endimanchés, la main fermée sur une sucette, graves comme des papes. Le seul lien qu'il y eût entre ces deux groupes de fêtards se réduisait à une certaine fièvre, à une impatience maladroite pour conquérir de haute lutte une place.

Les arrêts ne duraient guère. Mes compagnons et moi tout éberlués étions encore agrippés au flanc de l'animal que le hasard avait posé devant nous n'osant nous aventurer d'une semelle sur le parquet glacé, lorsqu'une sirène siffla durant un court instant. La rafale de cuivre d'un orchestre qui grouillait sous nos pieds se mit à déchiqueter la marche héroïque de Wagner et le plateau s'élança vers des mondes inconnus tandis que nous grimpions rapidement sur les croupes en forme de siège.

Après un démarrage banal la vitesse s'accentua au point de devenir insoutenable. Elle nous arrachait dans une lente mais progressive pression de nos sièges et menaçait de nous envoyer promener bras et jambes écartés, grenouilles aériennes, au-dessus de la foule, elle serrait notre thorax dans ses doigts de vent et les vertèbres cédant à la pression s'allongeaient en forme d'ellipse. Les battements de mon cœur roulaient de la chute des grêlons aux coups longuement espacés d'une rame qui frappe l'eau à distances régulières. Des lacs s'éclairaient subitement pour subitement s'éteindre dans l'écroulement de leurs torsades liquides bleues et rouges. Toute une floraison d'images surgissaient sous la calotte

de mon crâne dans une gerbe d'éclatements multicolores, une alchimie magique décrochait à coups de vitesse des larves d'étoiles, des poussées de soleil, des sanglots argentés de lune. Le brouillard ramenait ses ailes de chauve-souris ornées de nervures de feuilles pour les secouer sur les toits tranchants d'une petite ville endormie la tête sous le creux de l'aisselle d'une montagne.

— Les portes de la ville sont fermées !

— Pour qui? Pour vous? Allons donc ! Qu'on abatte les portes.

— Le sanctuaire est désert.

— Tant mieux, nous n'aurons que la peine d'y mettre le feu et non pas celle de hacher ses défenseurs.

Comme une page de calendrier brusquement arrachée les paysages médiévaux cèdent la place aux fusées chevelues qui montent en hurlant vers le sexe céleste.

Les lampes du manège, pétries par la vitesse, ne forment plus qu'une barre crayeuse qui nous force à fermer les yeux, à retourner à l'éblouissement du feu d'artifice intérieur.

Une épée se décroche de la panoplie de nuages et descend se ficher dans la terre qui se fend en deux, laissant pleuvoir dans l'univers sa brûlante semence, fécondatrice de mondes déserts. Pépins de lave incandescente, comme vous craquez sous la dent avec un délicieux parfum de noisette! Vous formez dans l'éther de sinueuses routes que les lois d'attraction appellent et rejettent. Amantes, routes célestes, laissez-moi vous accompagner vers les mondes inconnus, vers les planètes qui sortent du four, enveloppées dans leur croûte dorée. Que je me mêle à vous, que je rejoigne les bolides dans leur chute. Laissez-moi fouiller le ventre crevé de l'univers, poisson gluant, que je glisse mes doigts dans ses ouies pour le ramener avec sa carapace d'écailles pleines de soubresauts à la lumière et à la mort. Nous finirons bien par ouvrir sur la rive sa mâchoire de brochet et par connaître ce qu'elle cache, vessie natatoire ou boisson parfaite.

Soirée de décembre au coin du feu, les châtaignes éclatent sous la cendre, mais, par le canon de la cheminée, l'inconnu bombarde la veillée paysanne à coups de rayons d'étoiles.

La plaque tourne, tourne si vite que les reflets électriques ne peuvent s'y cramponner. Ils sautent, le dos hé-

rissé, chats sauvages, fulgurants éclairs, sur les toits des maisons voisines, balles rebondissantes, bulles prêtes à crever la dentelle bleue du savon, feu grégeois incendieur de villes lacustres et d'océans ; ils essaient de s'accrocher aux arêtes aiguës des tuiles mais ne pouvant y parvenir, ils glissent en traînées de lumière le long des gouttières de zinc.

La transubstantiation espérée s'opère. Le marbre tiédit, s'amollit, je pénètre en lui, je deviens centaure. C'en est fait, je sens mes quatre sabots glisser sur le parquet, je gagne le bord de la plaque tournante, je vais être projeté sur les maisons qui enserrent la place ou sur la foule serrée que j'aplatirai de mon poids multiplié par la vitesse de la chute.

J'aborde le gouffre. Il est là sous mes quatre cuisses grelottantes de terreur et toujours cette marche héroïque, enivrante, monte vers nous par couches superposées où brillent du sang et des armes, des râles et des cris de victoire.

Je vais m'ensevelir comme un dieu dans ce fracas de trompettes, dans ces franges d'écume guerrière. La pieuvre du vide a roulé ses tentacules autour de mon torse, ses lanières visqueuses aspirent ma cervelle. Visages tournés vers moi je vais vous barbouiller du sang de la vigne humaine, mon poitrail va faire jaillir de la source les eaux sanglantes, des yeux arrachés rouleront sur le trottoir ainsi que des billes de verre à filigranes bleus ou noirs — globes visqueux, lampes éteintes.

Place ! Place ! Je tombe ! Je croule sur vous, paupières baissées, pour ne pas voir vos visages enlaidis par la souffrance, vos traits déformés par l'épouvante.

Calme infini de la chute...

Lumière, musique, rumeur déclinantes.

L'air fraîchit... la solitude plonge ses bras nus dans mes poumons pour les lessiver.

Les pensées une à une sont soufflées par le vent. Ma poitrine ruisselle de rosée.

Mes quatre sabots s'enfoncent dans l'herbe de la nuit où les vers luisants chantent le cantique des vierges. Une puissance souveraine rougeoie dans la cage de verre. Mon bonheur est uni comme une glace que le diamant ne peut rayer. Mon ventre baigne dans l'eau claire de la nuit.

Je tombe je tombe dans le ciel.

Les sphères chantent, les soleils éclatent d'un rire de braise, une comète enserre mon cou entre ses cuisses de vierge. Mondes déserts ou peuplés, soleils, comètes habillées d'une traînée de lumière, le fils des hommes vient vous voir en toute amitié.

Il est parvenu par un artifice humain à crever le toit de la maison maternelle, et cette nuit le voilà au milieu de vous, le petit insecte enfermé dans une enveloppe de centaure. Il a les yeux plus gros que le ventre. Il voudrait tout savoir, tout connaître, tout juger. Sous la carapace de tortue de son crâne est émoulée en frêles spirales une matière grise et molle qui donne naissance aux idées et aux images ; si l'on perçait la voûte palatine elle coulerait dans sa bouche et l'insecte mourrait, car il est si éminemment périssable qu'il semblerait que son unique but est de mourir, il paraît ne venir au monde, tant sa vie est brève, que pour le quitter, il est le voyageur, le passager, le vagabond par excellence. Mais ce soir parce que son sang circule allègrement, parce qu'une sorte d'ivresse désespérée le tient, il enjambe les mondes, il saute à pieds joints la distance, prêt à courir à sa perte, prêt au crime pour savoir ce qu'est devenue son amie l'Etoile, pour connaître l'endroit où l'on retient prisonnière la pensée des mots.

— Malheureux ! Veux-tu sentir ta boîte crânienne exploser comme une poudrière ?

— Crois-tu ta pauvre cervelle assez vaste pour renfermer un tel secret ?

— Sache qu'il est des chaleurs si intenses que les plus durs des métaux se volatilisent à leur approche.

— Veux-tu t'exposer à pareil sort!

— A mort l'orgueilleux imprudent !

— Silence voix nocturnes !

— Ah ! ah ! ah !

— Riez, riez putains ! Vos menaces ne m'intimident pas.

Galope, centaure de marbre et de chair, hurle, supplie, menace, seul le silence de sa voix trouée te répondra.

VII

Terre ! Terre ! Le manège s'arrête. Le Vieillard descend en trombe les marches. La poursuite reprend. De loin en loin nous croisons le ventre vitré d'un café, derrière le comptoir les doigts du patron pleurent du sang frais. Le bruit de notre course met en émoi les filles. Nous prenant pour des policiers et désireuses de se ménager notre indulgence, elles se transforment en indicatrices bénévoles.

— Par là ! Il est passé par là ! nous disent-elles le doigt tendu. Puis elles rentrent à nouveau dans l'ombre.

Nous courons et autour de nous les maisons dorment. Aplatis sous la bête grenat qui les couve de sa chaleur, hommes, femmes, enfants, dorment. Dans le cirque du rêve les images font leur entrée sous la lumière des projecteurs qui jettent sur le sable des brassées de faisceaux lumineux. Elles s'ébattront toute la nuit dans cet amas de paille blanche. Leurs visages enfarinés reflèteront l'angoisse des fuites inutiles, la joie de marcher dans des champs au pelage inconnu, la terreur de tomber dans les gouffres insondables. Le craquement des meubles fait éclater l'abus d'épouvante dans la poitrine des dormeurs, les cauchemars maternels les emportent dans leurs bras robustes vers les époques lointaines où les attendent dans toute la splendeur de leur jeunesse ressuscitée, les peurs ancestrales. Des ailes poussent à chacune de leurs omoplates pour les soulever vers les sentiers de nuage, leurs ongles s'allongent et se recourbent en forme de griffes prêtes à se planter dans les cuisses saignantes de la proie convoitée. La synthèse de la bête, de l'homme et du dieu se réalise. Les joies, les dégoûts, les tristesses de la journée malaxés, pétris dans le concasseur du rêve prennent un visage fantastique qui les sauve de la médiocrité.

L'engrenage des faits, la précision de la logique, les artifices de réthorique se brisent comme verre sous la pression de l'imagination qui bondit en hurlant hors de sa cage.

Dormeurs, vous marchez les deux bras étendus et à votre prodigieux étonnement votre domaine s'élargit

à mesure que vous avancez, il se déroule sous vos pieds à l'infini. Ne craignez rien, glissez à quatre pattes dans la forêt vierge du rêve, soulevez une à une les lianes qui ruissellent de l'arbre ainsi que des sources flexibles, attardez-vous à lire votre avenir dans le filigrane des herbes, pénétrez dans les grottes triangulaires où des femmes nues vous attendent le ventre ouvert. A la lisière du monde connu, au delà des poteaux frontières du temps, de l'espace, des lois, des bienséances, s'étend le splendide désert avec son manteau de sable où vous serez rois. Vous ne trouverez là ni le crottin des chevaux ni les puanteurs de l'essence, mais des tribus que je ne puis nommer vous accueilleront au son d'une musique triste comme l'amour ou d'une frénésie de cascade. Heureux ceux qui meurent dans le délire et entrent ainsi vivants dans la vallée du rêve !

Plus de trace du Vieillard. Nous nous arrêtons au milieu de la rue étroite, les poumons en feu, la langue sèche. La flamme de l'unique bec de gaz vacille dans le vent faisant trembler contre un mur, haut de trois mètres, nos ombres géantes. Deux de mes compagnons se laissent tomber à terre d'un air découragé.

— Ah ! la vache ! Il nous a eus ! dit l'un.

— C'était pas la peine de se crever pour le laisser échapper ici, dit l'autre.

Le troisième essuie du revers de la main son front ruisselant et ne dit mot. Il paraît plongé dans une profonde méditation et nous nous demandons avec quelque anxiété ce qui va en sortir. Au bout d'un long moment il conclut.

— Ah ! merde alors !

On respire. Oui vraiment nous sommes roulés de main de maître. Je m'assieds à mon tour contre le mur puisque la farce est jouée. Certes cette conclusion ne me surprend qu'à demi, peut-être même satisfait-elle mon penchant à ne pas juger mais il y a la lassitude morale et physique qui imprime en moi son fer rouge. Un petit ruisseau coule sous le pont de nos jambes repliées, on n'entend dans le silence de la nuit blanchissante que son faible murmure, il file rapidement entre les cailloux pointus pour aller se perdre dans la bouche sombre d'un égoût. Je ne sais quelle force me pousse à fixer ce

trou d'ombre mais à force d'abîmer mon regard sur lui je crois voir une face blanche remuer lentement. Un réflexe me jette debout.

Il est là !

Nos trois compagnons d'un bond se dressent et tous quatre nous nous élançons. Un rat blanc détale entre nos pieds.

— Non, mais sans blague !

— Il a des visions ce copain !

— Et puis j'en ai marre dit l'autre, avec toutes ces combines je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Restez si vous voulez, moi je vais en écraser. Salut!

Les deux autres le suivent, troupe sans gloire, en traînant la savate. Dormir ? Je me sens las, le cerveau vide, pareil à une page blanche, à une route sans soleil, mais d'une lassitude sans sommeil. Aucun embryon d'idée ne vagit en moi, aucune souffrance précise ne me lacère, rien que la morne fatigue, un abrutissement parfait, un dégoût profond pour le moindre effort. Les événements qui se succèdent depuis quelques heures à une vitesse de bolide ont sucé toute mon énergie, m'ont jeté dans un coin ainsi qu'un sac troué, un tas de chiffons sur lesquels on essuie ses pieds ou qu'un chien arrose avec la tige rubescente de son ventre.

La pluie tiède des minutes coule sur mon dos, sur mon visage. J'ouvre la paume de mes mains pour la caresser au passage.

Des horloges se mettent à sonner et le battant des cloches forge aux quatre points cardinaux une étoile de mer. Le Vieillard, les spectres, l'Etoile, le lupanar font la ronde. Tout ce que j'ai perdu, tout ce que je crois perdu m'apparaît en légère vapeur ; les souvenirs perdent tout relief, les êtres et les objets du dernier plan égalent en largeur et en hauteur ceux du premier, ma mémoire est devenue un tableau de primitif moins le charme naïf et la fraîcheur des teintes. Avaler un serpent me paraîtrait aussi facile que de gober un œuf, parler sur une terrasse devant un peuple rassemblé pour m'entendre lui démontrer le mécanisme du monde pièce par pièce, donner la liste complète des poisons humains et de leurs antidotes me serait aussi simple que de débiter quelques lieux communs. Mais je suis seul dans cette rue où nul chat ne passe. Un arbre noir allonge ses

branches au-dessus de ma tête en un geste protecteur, des parcelles d'écorce desséchée pleuvent sur le trottoir avec un bruit sec lorsque le vent souffle avec force, elles glissent sur l'asphalte avec un crissement léger d'insecte. Je recueille cette dépouille végétale et l'écrasant entre mes doigts je laisse la poussière retourner en terre. Je ne suis que celui qui précipite la fin. En broyant cette mince enveloppe désormais inutile je me rends bien compte de la pauvreté de mon geste, mais comment résister au plaisir de hâter une catastrophe inéluctable ? Ainsi pense sans doute le propriétaire d'un chien malade en le traînant vers un terrain vague pour mettre fin à ses souffrances, ainsi pense le camarade qui tremble sur le parapet d'un fleuve en regardant les plis de l'eau, ainsi pense celui qui confronte la pauvreté de la vie à la richesse du rêve.

Les ouvriers qui ont arrosé les machines de leur sang, qui ont vu pendre au bout de leur bras une main déchiquetée pendant que les murs de l'usine fuyaient à perte de vue en titubant et que la pâleur des lampes électriques accentuait leur pâleur, tous ceux qui ont senti la trique du destin s'abattre sauvagement sur leur crâne me comprendront.

Une cloche tinte au loin avec une grâce naïve, le son en est menu comme un poignet d'enfant. Le cœur de la ville me parle par cette voix jaillie de l'accouplement du bronze et du vent. Ma détresse en l'écoutant s'accroît à l'infini, elle monte au ciel ainsi qu'une fumée, elle ondule sous les pieds des Etoiles vivantes. Fuyons, fuyons avant qu'elle retombe en plis funèbres, fuyons cette ruelle trop paisible, sapons l'écorce du souvenir de cette nuit, réduisons-là elle aussi en poussière, afin que demain, sur une terrain vierge, la luxuriante végétation du rêve puisse pousser dans la terre et vers le ciel ses innombrables rameaux.

Voici l'aube qui vient à pas lents vers la ville pour remettre chaque maison à sa place, nettoyer les vitres. Des millions d'hommes et de femmes tombent du ciel dans les rues comme des dragées. Le cri caoutchouté d'un autobus annonce la venue du monde à quatre pattes. Déjà je sens sur mon visage son haleine épaisse qui raie la nuit expirante de deux jets de vapeur, je vois sa queue lourde qui balance de plaisir. Ce va-et-vient de pendule

balaie dans sa course les collines de sable, nivelle le sol, rétablit la ligne d'horizon, redonne aux choses leur apparence réelle. Un camelot en sandales écarte en courant un vaste rideau qui descend des nues en criant de sa voix enrouée :

— Place ! Place au soleil! Aux usines, toujours! Aux sciences expérimentales ! Mort aux poètes !

Les deux mains dans les poches je l'écoute et l'approuve. Allons nous coucher.

Marc BERNARD.

Chroniques

POESIE

LE GRAND JEU, par *Benjamin Péret* (N.R.F.).

Climat boréal où ce sont les images qui créent le chant. Il me semble que ces poèmes de Benjamin Péret rallument devant moi sous la branche morte des heures, l'eau magnétique et marbrée qu'un récit d'Edgar Poë arrachait aux sources du Pôle, l'eau de ces ruisseaux où tout se tient.

Ces mirages m'ont délivré de moi-même en me cachant de ma vie tout ce qui était comme encaissé dans ce que j'appellerai mon histoire. Ces Poèmes de plein ciel c'est en moi-même qu'ils enterrent ceux que je lisais jadis à l'ombre de ma main, en écoutant battre mon cœur. Ils approchent de moi la lumière même qui me les reprend, en referment sur moi les ondes concentriques, faisant perpétuellement jaillir mon désir d'un évanouissment merveilleux où il devient naturel que le moindre mot prolonge ensuite, ou renouvelle l'enchantement.

Jeu bouleversant. Mais ces voiles, et ces voiles, et encore ces voiles, ne regarderons-nous Benjamin Péret les soulever que pour apprendre de lui à la fin qu'il n'y a rien au-delà de leurs peintures pures et naïves. J'ai trop éprouvé, pour ma part que le désespoir lui-même, perdait sa réalité en nous perdant pour être tenté de le croire sur parole. La peur, la grande peur après toute la place de son âme; et il me semblerait que l'amour vient de s'enfuir en me laissant aux doigts son manteau, si je ne me persuadais que du lent vol appuyé à ma vie par ce langage nouveau va s'échapper tout d'un coup une longue piste de sang.

Et d'autre part, ce naturel; cette mesure qui nous tient si bien au centre de l'évocation que la lenteur même de notre débit nous est comme imposée, tandis que nous nous répétons le poème à haute voix, ne nous confirment-ils pas que nous sommes enveloppés vraiment dans une réalité végétale et vivante, et qui doit trouver son suprême éclat dans l'évanouissement de notre mé-

moire; car elle se fait déjà plus lourde que nous, cette réalité, et ne se connait de mouvements que la force invisible qui nous ajoute à la paresse heureuse de son handicap.

C'est que nous pesions de toute notre inertie sur cet univers mouvant où nos pas pétrifient les fantômes et les fées, et nos chansons agitaient en vain le trousseau de clefs que Benjamin Péret jette sous nos yeux dans le fleuve. Ce monde, écartelé sur notre table d'orientation et qui se déchirait pour nous suivre dans nos divagations d'orgueil, il nous a suffi de nous abandonner un peu, de nous changer ,dans ses sabbats en notre image, de faire la planche sur l'océan de ses figures pour le voir nous comprendre dans le cercle éblouissant de ses desseins.

Délivrées du poids de notre vie, les apparences s'inspireront des apparences, et c'est là le chemin que prend l'avenir qui se rêve avant de mirer, de tremper dans l'eau de notre vie ses yeux d'albinos. Peret, alors, on peut dire vraiment qu'il cesse d'expliquer pour prédire; et à l'intérieur de ses poèmes nous voyons déjà les vérités du jour jouer aux quatre coins. Ou tout d'un coup une fleur tombe, un chapeau s'envole, les nuages se prennent par la main, c'est une ronde où les regards des fous réapprendraient l'amour; et je ne prononcerai pas l'expression chanson populaire, bien que j'en ai bonne envie.

Mais pourquoi dans ces très beaux poèmes la syntaxe résiste-t-elle au vertige. Il me semble que certaines pages du Grand Jeu font un peu trop : Spectacle dans un fauteuil. On peut me répondre, il est vrai, que j'ai des raisons bien à moi pour chercher querelle à qui demeure maître de son écriture.

Peu importe. Benjamin Péret est un poète : un enfant que l'éclair a tué pour rallumer sa vie dans ses larmes: et je me dis en refermant son livre : et qu'est la réalité de notre être dans notre vie? La plus petite carte du jeu, mais de l'atout? Je veux bien. Ne réussit-on pas parfois à couper? et c'est une fois pour toutes du pique que les hommes ont retourné. Du pique, parce que la mort... et la carte se renversant parfois, du pique parce que l'amour.

Joe BOUSQUET.

40 POÉSIES DE STANISLAS BOUTEMER, par *Georges Hugnet.* (Théophile Briant, éditeur).

Par ces chants, Stanislas Boutemer essaie d'enchanter ses insomnies. Si le poète était aveugle, il chanterait peut-être nuit et jour... Ses nocturnes ont l'étrangeté vacillante des rêves. Métamorphoses. Tout se fait et se défait, dans un jeu halluciné :

Les champs envahissaient les rues
et les salons aux lustres de cristal.
Des futaies s'établissaient dans les cours,
des chênes se nouaient aux lucarnes,
un bœuf se changeait en table.

Des bêtes assoupies dans de chaudes criques; des enfants infirmes; l'innocent et l'aveugle qui se parlent à la façon des plantes; de petits hommes à têtes de chiens: toute une mythologie monstrueuse naît sur l'arbre des nerfs.

Mais les pressentiments de la maturité prochaine viennent parfois alléger cette angoisse. Comme Julien Lanoë, Stanislas Boutemer dit la vanité du désir. Il aspire à la pureté des sens, à la simplicité, à la tendresse :

Quand je satisfais mes désirs
d'autres désirs naissent en moi
plus violents et plus tristes
et tout mon corps est las
de cet élan qui ne mène à rien.

Ailleurs, il se croit au bord de lui-même, de sa patrie nouvelle:

La première joie de ma vie
se dissimule sous la douleur
et comprendre la mort
est plus doux qu'un geste d'amour.

Bien qu'à la fin le désespoir semble l'emporter, il faut faire confiance au temps, ce galant médecin qui sait guérir les blessures. Les poésies de Stanislas Boutemer, complaintes d'une puberté difficile, valent par la richesse de l'imagination, la concision du trait, et par tout ce qu'elles nous apprennent de l'âge ingrat, plus lourd aux poètes qu'aux autres hommes.

De curieux dessins de Max Jacob, un peu tremblés comme son écriture, s'accordent à merveille avec l'inspiration de Georges Hugnet.

Pierre MENANTEAU.

NOCES, par *Pierre Jean Jouve* (Au Sans Pareil).

La poésie de Pierre Jean Jouve, est le plus souvent, comme celle de Francis Jammes, d'inspiration franciscaine; mais alors que Jammes, le chasseur d'images et de gibier, va d'un pas égal par les plaines plantureuses, par les coteaux lourds de fruits, Jouve se situe mieux dans quelque retraite montagnarde, là où

tout se dépouille, où le passant ne rencontre plus que sa sœur, l'eau des sources, que son frère le vent; les anges de Francis Jammes portent au ciel les beautés terrestres, ceux de Jouve, dans leur vol inverse, contemplent sur la terre de célestes reflets; à cause de ses langueurs charnelles, ses défaillances, ses luttes, toute la jeunesse tumultueuse qu'on devine en lui, Jammes est plus humain, plus près de nous, plus savoureux est son gâteau de miel fait de toutes les fleurs; la poésie de Jouve, plus mortifiée, plus humble, mais brûlante dans son humilité comme les charbons sous la cendre, nous échappe parfois parce qu'elle présuppose une ascèse, des états psychologiques dont nous avons à peine l'idée; si l'art de Jammes me touche, me plait davantage, j'admire néanmoions l'austérité des *Noces*, ces ravissements sans nom, ces prières qui s'arrêtent au bord du silence : il faut louer Pierre Jean Jouve d'avoir tordu le cou à l'éloquence qui gâtait ses premiers poèmes, d'un sentiment cependant fort généreux.

FERVEUR, par *Mathilde Pomès* (A la jeune Parque).

Alors que tant de vers qui se veulent parfaits laissent indifèrent, il est difficile de résister au charme de ces poèmes, trop faciles par endroits mais d'une spontanéité si fraiche, d'une sensibilité si riche, si ardente, qu'ils savent trouver sans peine le chemin du cœur. Ces sonatines de printemps et d'été, où revient sans cesse le motif de la douceur et de la peine, sont le chant d'une âme toujours abattue, mais toujours ressuscitée, le don fervent à toutes les choses, à tous les êtres, d'une tendresse qui s'épanche sans artifices dans sa liberté ingénue L'influence de Valéry, de Supervielle, donne un caractère plus intellectuel, plus cosmique, à un lyrisme tout proche, par le mouvement qui le crée, de celui de Marceline Desbordes-Valmore, ou d'Anna de Noailles.

Pierre MENANTEAU.

LIVRES

TRAITÉ DU STYLE, par *Louis Aragon*. (N. R. F.)

Par amour pour l'ouragan, je m'abstiendrai de reprocher à Louis Aragon sa violence. Je crois plutôt qu'elle dénature ses grossièretés, les idéalise et, comme elle arracherait des cheminées, s'entoure de toutes les insultes pour nous donner d'un seul coup toute sa mesure. Ces injures, d'ailleurs, sont encore des images, et le Saint François d'Assise infernal ne les a pas choisies.

Si le ton de sa harangue les naturalise à merveille, c'est qu'elles y sont comme fatalement appelées; et les vitriolés reconnaîtront que ce sont eux, les malheureux, qui paraissent déplacés avec leur complexion délicate dans un livre qui a ses raisons pour le prendre de si haut. L'auteur accepte bien, tout le premier, d'être défiguré par la colère où leurs noms sont carbonisés. Il accepte bien d'empoisonner son vent salubre dans leurs cendres. D'ailleurs, je me demande pourquoi Louis Aragon fait ce sacrifice. Son livre enterrerait mieux la renommée des contemporains s'il ne se recouvrait pas de leurs épitaphes. Empalez des mouches: il viendra des nigauds qui les prendront pour des lions, et des lions crucifiés encore. Mais, toutes ces clameurs, il était nécessaire peut-être que quelqu'un les poussât. Elles rassemblent le public pour que nous puissions recenser à contre-jour dans ses vociférations les noms de ceux qui méritent encore de retenir notre attention. Car les vrais surréalistes, on sait qu'ils sont baptisés avec de la bave, et que leurs noms élèvent au-dessus de la mer morte des journaux l'arc en ciel des voyous au nombre desquels je prie en passant que l'on veuille bien me compter.

Et toutes ces injures, après tout, je m'aperçois qu'elles n'attaquent directement que des journaux ou des affiches. La presse avait donné des noms aux rues et aux places que nous désaffectons. Elle avait caché des charlatans sous toutes nos faiblesses. Avec ce que nous rejetons de nous-mêmes aujourd'hui, il paraît que vont se décomposer quelques noms de vivants. Nous n'y pouvons rien. Tant pis pour les poètes qui ont dressé leurs tentes dans les prières d'insérer et les interviews.

*
* *

L'optimisme éternel parle toutes les langues; et l'homme toujours prêt à se faire une raison pour aimer l'existence réussirait si l'on n'y prenait garde à sucrer les mots dans votre propre bouche. Quand il a bien réussi à rhabiller sa sottise avec les images mêmes à travers lesquelles vous regardiez s'éveiller à la vie tout ce qui pouvait encore vous réconcilier avec votre sort; quand de tout ce qui paraissait vous garantir le mieux contre lui vous voyez qu'il réussit à se faire un vêtement d'écorces pour mieux approcher de vos lèvres sa bouche envenimée d'oraisons, il ne vous reste plus d'autre ressource que de lui donner des coups de poings sur la figure si vous tenez absolument à demeurer tranquille. Mais si cet homme se donne par dessus le marché pour un des vôtres, et qu'il prétende à la fin se faire un tombeau de votre

peau. S'il est un de ceux qui se passent les mots d'ordre comme des chiques et dont la lourdeur naturelle ferait tourner toute entreprise révolutionnaire à une absurde guerre de positions, c'est à coups de fourche qu'il faut le poursuivre, et l'envoyer rejoindre les empailleurs de clair de lune et les ramasseurs de mégots. Une chose dite et bien dite vous exprime de quel magnifique appartement sa perfection vient justement de vous reprendre les clefs. Elle vous envoie au diable, vous montrant tout au plus à l'horizon de votre route l'heure qu'il est pour vous. La citation suivante, que je me permets de recopier textuellement, tant elle achève bien ma pensée n'est-elle pas d'hier: « Les petits coins non découverts du cœur de l'homme sont un champ étroit; il ne reste rien à recueillir dans le champ après la main qui l'a moissonné la première. Une maladie de l'âme n'est pas un état permanent et naturel. On ne peut la reproduire, en faire une littérature, en tirer parti comme d'une passion générale, incessamment modifiée au gré des artistes qui la manient et en changent la forme. »

*
* *

Peut-être une civilisation ne dit-elle son dernier mot qu'en se reniant par la bouche des individus qui la représentent le mieux. C'est l'homme primitif, si je ne me trompe, qu'au terme même de son évolution, elle devrait nous restituer, purifié et désormais garanti contre toute hérésie, à tout jamais débarrassé du petit memento qui lui avait caché jusqu'alors sa véritable nature. Des pieds à la tête nickelé. Et l'Eve future, dans les bras de laquelle ce nouveau barbare prendra conscience de ses désirs et de sa force, nous soupçonnons déjà qu'elle se montrera plus naturelle que son modèle vivant. Je ne ris pas. .Une telle pensée, au contraire, me bouleverse. Car ce renouvellement, au cœur même de l'un de ceux qui le préparent, je vois en tremblant que c'est par un retour à l'enfance qu'en dehors de toute préméditations il s'annonce. Notre unité, au sein de tout ce que nous aimons, ce n'est qu'en foulant aux pieds ce qui nous mesurait à l'avance la place de notre ensevelissement que nous courons la chance de la reconstituer. Et mettant, de propos délibéré, notre grosse main d'homme dans la griffe de l'enfant cruel et tendre que nous avons été, que nous serons toujours, c'est dans les allées du Luxembourg, à travers les jeux de son enfance que nous apprendrons à connaître Aragon et tout ce que sa destinée réserve à notre siècle d'ahurissements. Cet écrivain, ne dites pas qu'il est

méchant, il est féroce. Brutal et bon. Nulle douceur. Toute sa fureur est dans des cris qui, j'en suis sur, le désarment; ou des coups qui dissipent sa haine; et, avec des calottes il peut faire un nid, j'en suis bien sûr, à de futures amitiés.

Je dois me hâter. A chaque instant, ces notes rédigées à Carcassonne, dans des circonstances exceptionnelles, me tombent des mains. Les cinquante-trois tours de la cité se tordent de rire. Comme on voulait commémorer avec éclat ce grand fromage de granit, les dieux s'étant mis de la partie, toute la fête fut dans le ciel, cependant que sur la terre les hommes de bonne volonté cuisaient en rouspétant le pain amer de la désillusion. Digression qui s'introduit dans mon article sous le couvert du livre que je viens de refermer. L'auteur a écrit ce livre, debout. Son œuvre n'est ni un traité, ni un pamphlet; mais un phénomène au sens philosophique du mot. Chacune de ses phrases a parcouru Louis Aragon de la tête aux pieds. En discuteront le vocabulaire ceux qui ne l'auront pas compris. Car s'il laisse des mots derrière lui, ce n'est pas avec eux qu'il est composé, et je ne l'entends qu'à travers mon propre patois me confier ses secrets. Que l'on observe en l'analysant que la syntaxe doit se mettre en quatre pour suivre une œuvre qui respire; ou que l'on note comme je le fais en ce moment que le langage d'Aragon, plus il est vert et mieux il nous apparaît qu'il montre ses racines, je veux bien que l'on mène ces enquêtes qui ne mettent en évidence que la bonne foi de l'enquêteur et son incompétence. Que le sang afflue, que l'œuvre respire!... Mais, dira Pagination, si elle est mal écrite. Je ne vous comprends pas. Il y a des livres qui restent embrochés sur le porte-plume. Et d'autres qui le recrachent sans garder de cicatrices. Je ne connais que les derniers.

Toujours présente, la personnalité de l'auteur est comme expulsée par la perfection littéraire. Le ton? Charlot, parfois. Tout ce que Louis Aragon montre, il le toise. Les sottises des autres, il n'a même pas besoin de retourner le pouce pour les condamner. Qu'il les épèle seulement, et nous reconnaissons ce qu'elles valent en les voyant noircir dans sa bouche.

Quant aux mots les plus connus, les plus « clous de porte », ce livre est leur nuit de noce, leur « christmas carol ». Je n'en veux pas d'autre exemple que le mot désespoir. Il n'évoque plus ici l'homme qui se tord les mains et ne sait plus que faire du contenu de son veston. C'est maintenant un pauvre mot qui mourrait en quittant nos lèvres. Il désigne une bizarre douleur qui ne s'en prend qu'indirectement à nous, une tristesse telle que tout espoir resterait derrière elle. Ce sentiment de plénitude qui naît

d'une situation que rien ne peut arranger et qui se changerait pour un rien en tendresse. Désespoir: apercevoir un instant notre amour à travers tout ce qui tombe de nous; regarder le jour se coucher sur tout ce dont on peut dire qu'on en est bien revenu et regarder en soi-même avec des yeux incrédules tout ce dont on put dire un jour qu'on en était vraiment fou.

Des attaques d'Aragon défendons enfin Paul Valéry, cet académicien qui a ma belle admiration pour avoir accompli dans son poème le plus connu un véritable tour de force en réussissant ce que je me permettrai d'appeler le mariage de la parque et du lapin ?

Joë BOUSQUET.

LE BALCON DE L'EUROPE, par *Léon Daudet* (Stols, Maestricht).

Dans un article qui fut signalé par plusieurs journaux, et que j'intitulais « La Belgique, balcon de l'Europe », je montrais en 1924 dans le *Disque Vert* la position de la Belgique, au point de vue intellectuel et moral. Ce titre a été repris par M. Léon Daudet pour le deuxième volume d'impressions hollandaises qu'il vient de publier chez l'éditeur Stols. Pourquoi l'Europe ne possèderait-elle pas deux balcons? Le titre de Léon Daudet convient à la Hollande, comme le mien à la Belgique. Mon balcon seulement est situé à un autre étage.

Ces « impressions hollandaises » sont très vivantes, écrites dans ce style parlé, alerte, imprévu, qui est celui de Daudet. La puissante nation hollandaise « apparaît aujourd'hui, écrit-il, comme le balcon d'où l'on peut observer la tragédie européenne, sous la menace de l'esprit révolutionnaire, sis à Moscou, et de l'esprit de revanche allemand, séant à Berlin. » On le voit, le point de vue de Léon Daudet est un peu... différent du mien. Mais qu'on ne se laisse pas tromper par cette phrase. On trouve heureusement dans ce livre autre chose que des vues politiques, bien autre chose; et les meilleures pages sont celles que l'auteur consacre à Rembrandt, aux caractères d'une architecture si curieuse, à Vermeer de Delft, à Harlem et son peintre Frans Hals ; il y a aussi un chapitre intitulé : *Songe et Réalité*, du meilleur esprit, d'où je détache ceci : « Un des traits du caractère hollandais, et des moins connus, c'est d'être toujours à l'avant du bateau, à la proue, en esthétique, en architecture, en érudition ,en sciences, en modes féminines. Il suffit de regarder les devantures féeriques de Kalverstraat, à Amsterdam, pour s'en rendre compte. Le magasin de confection peut, en Hollande, être luxueux et expo-

ser des robes aussi belles et gracieuses que celles de nos premiers couturiers. Cela ne se remarque, je crois, en aucun autre pays d'Europe et crée une ambiance de Mille et une Nuits. » Il faut ajouter que celles qui portent ces élégantes toilettes savent aussi parler le meilleur français.

C'est dommage — et irritant que M. Daudet, dont le livre est plein de notations originales, de croquis d'un ton très juste, intercale à tout instant des allusions politiques, d'un intérêt souvent particulier, dans ses impressions de voyageur curieux et amusé. Déformation professionnelle, sans doute.

L'édition de ce volume à tirage restreint est fort soignée et fait honneur au goût de M. Stols, qui n'en est pas du reste à sa première réussite. *Le balcon de l'Europe*, orné d'un beau frontispice gravé par Jan Boom est le premier volume de la *Collection des belles Heures* recueillies par les soins d'Anna Marsan et de A. A. M. Stols.

Franz HELLENS.

DANS LA SIXIÈME PARTIE DU MONDE, par *Armen Ohanian*. (« Les Ecrits », chez Grasset).

Après le livre athlétique de Luc Durtain, voici un récit de voyage en Russie, d'une ingénuité à la fois naturelle et voulue. Ce n'est pas un livre d'économiste calculateur: l'auteur est une danseuse. Arménienne, elle est partisane de la révolution qui a libéré sa petite patrie; c'est toute sa doctrine. Sur cette trame indigène, le reste est broderie d'anecdotes, semblable à ces étoffes d'orient... Un voyageur qui sait le russe est à même d'en recueillir de savoureuses et de les raconter avec l'aisance désinvolte de la femme et le sourire énigmatique de la danseuse.

« La rustique Russie, en bois sculpté, en sabots de paille, veut être de fer et d'acier pour faire face à l'occident ». A condition d'entendre: faire face, et non: faire la guerre, Durtain n'eût pas mieux dit. On demandait une fois à un vieux patriarche juif son opinion sur les Soviets. « J'en pense ce que j'en pense; mais je rierai Dieu qu'il les fasse durer jusqu'à la venue du Messie.... » Et voici pour la politique européenne : « Les petits peuples de la Russie essayèrent bien, hélas, au cours des premiers temps d'anarchie, de se séparer des Russes et de déclarer leur indépendance: leur chimère les mit aussitôt nez à nez avec les soldats de la Grande-Bretagne... (mais)... les doux souvenirs que nous gardons du knout du Tzar ne nous donnent aucune envie de faire connaissance avec la cravache polie de son cousin. »

Sur les enfants abandonnés, la liquidation des reliques, le fameux marché Smolensky, la propagande dans la rue avec les hauts parleurs, — des notations personnelles, contacts immédiats avec les faits, sans apparente littérature. Sur la femme, la prostitution, la question sexuelle, on attendait qu'une femme fût plus expansive et plus expressive. Les souvenirs du Tchékiste ne sonnent pas juste.

Elle a assisté à Moscou à des conférences de Barbusse et de Duhamel, dont elle parle avec indépendance et irrévérence.

Le thème de la nouvelle littérature russe, c'est, dit-elle, le conflit entre l'individu, qui réclame l'indépendance pour jouir de la vie indivuduelle et familiale, et le Moloch de la collectivité, qui le domine, remplaçant le *fatum* antique, exigeant l'abnégation. On a écrit sur la nouvelle Russie bien des livres où l'on chercherait en vain une vue aussi profonde.

Etienne BURNET.

MONSIEUR CURIEUX (*Gens, troisième tableau*), par *Pierre Hamp*. (N.R.F.)

Un livre qui est une enquête, et dans lequel s'inscrivent tous les anneaux d'un bon nombre de petites enquêtes. Cela ressemblerait, traduit en langue d'architecte, aux tresses allongées sur une bande de pierre, et, si l'on veut, à des dentelures ou motifs en œufs. Bien enchaînés, quoique d'aspects divers, ces motifs successifs, avec une grande liberté de dessin prennent les visages de la politique, ceux de la finance, de la mécanique et de la sociologie. De la politique d'abord, et il faut bien songer que de cette politique-là, justement nous en sortons à point pour être fort sensibles au talent descriptif de l'auteur qui fixe l'atmosphère de bataille — acheteurs et publics — de ces salles d'écoles ou de mairies, c'est-à-dire d'élections législatives d'où nous nous sommes tirés réconciliés avec le maniement de l'urne et tout frottés de baumes populaires, à moins que ce ne soit pour en être bien à fond dégoûtés.

Politique ou finance, finance ou le reste, catéchismes tout palpitants de vie actuelle, on nous propose une transposition savoureuse d'une expérience personnelle et d'une enquête que nous n'avons, bien sûr, pas oubliée. Et en pensant aux dessous du livre, plein de replis et de boucles et aux intentions de ce curieux — encore appelé le fouinard et l'attentif — nous méditons sur tant de bonne humeur ironique.

Portrait multiple, suite inlassable de portraits, cahier de por

traits minutieux, pris à bout portant et chemin-faisant, avec une conscience et un entrain de lutteur spirituel. Cette rapidité à classer la pensée, à parler de toutes choses avec un appétit coupant, à ordonner une masse de documents en lui laissant la spontanéité familière d'un journal, et à nous la livrer ainsi, surprend un peu par la vitalité juvénile, et charme. C'est de la belle besogne, et instructive. Un seul reproche: cela finit par être un peu trop abondant.

Monsieur Curieux, qui nous est annoncé comme le troisième tableau de la série *Gens*, s'apparente moins, il me semble, aux autres volumes intitulés déjà *Gens*, qu'aux études du genre : « Une nouvelle fortune ». Avec ce titre *Gens*, M. Pierre Hamp s'est donné à lui-même une rubrique. Le fleuve a franchi les barrages souterrains et naturellement contradictoires des contes, qui agitaient, un peu pour les torturer et beaucoup pour les rendre attrayants d'écumes, les volumes antérieurs. Ce ne sont plus des contes, d'où la différence d'allures. Le livre file d'un bout à l'autre.

Maurice COURTOIS-SUFFIT.

LE BOURREAU DU PÉROU, par *G. Ribemont-Dessaignes*. (Au Sans-Pareil).

Je ne sais pas, et il ne m'importe, si le *Bourreau du Pérou* est fait ou non pour être joué; je n'ai pas vu la représentation qui en fut donnée il y a déjà, je crois, plus d'un an; mais à la lecture du moins les personnages et l'action se situent par rapport à moi dans cette existence dramatique, cette distance théâtrale, où Ribemont-Dessaignes possède le secret de faire vivre ses rêves. Nous lui connaissions ce pouvoir depuis l'*Empereur de Chine*. Ce pouvoir, c'est par exemple, son sens du dialogue et des rencontres comme faits spontanés, la prise de possession du personnage qu'il laisse naitre avec le souci de ne pas le changer.

Ici, la cause occasionnelle de l'action est le passage entre les mains du bourreau, du paragraphe du chef de l'état, signe du Pouvoir. Voilà le prétexte de cette germination d'êtres fantastiques, mais dont Ribemont-Dessaignes ne cesse de suivre la vie propre: aucune observation ne s'y mêle, et ne pourrait d'ailleurs avoir prise sur ces personnages. Les amateurs d'allégories peuvent trouver là de profitables déceptions. Un élément d'absurde jeté dans le schéma d'une société, et la voilà qui prend forme, que sa vie et celle des individus peuvent se penser avec l'évidence du rêve.

Un merveilleux déséquilibre montre soudain la vie à l'état

naissant. Tous les personnages semblent être liés par cette certitude que rien de ce qu'ils font ou disent n'est l'*important*. Et cette agitation qui a la plus vive conscience de son inutilité fait parfois rire, du rire des séparations éternelles et sans raison. La commune dignité humaine se refuse à ce rire, même silencieux que les noms seuls des personnages suffisent à provoquer et qui me fait souvent reconnaitre mes proches: quelque chose d'absurde peut être inexorable.

Une scène représente une scène de théâtre, qui représente à son tour une scène de théâtre, et ainsi sans fin: et que se joue-t-il? N'importe quoi, évidemment. Voilà ce qui, sous une fantastique diversité, fait l'unité et la réalité des personnages de Ribemont-Dessaignes, et qui n'est même pas étranger à ses romans. Il y a dans le *Bourreau du Pérou*, un personnage qui semble diriger l'action, qui noue et dénoue les intrigues, se joue de tout et même du Tout-Puissant Paraphe. Il se nomme Amour. C'est le secrétaire du bourreau. Au bout de la pièce, il triomphe. Il rit plus fort, au fond de soi, et plus tragiquement que les autres.

René DAUMAL.

SA MAJESTÉ, par *Pierre Dominique* (Grasset).

Objectivement, la vie d'un aventurier, quelque touffue, quelque dense qu'elle soit en évènements, n'est généralement ni esthétique ni créatrice.

L'existence n'est belle en soi que si nos actes, au lieu de constituer autant de fins distinctes de notre activité font partie d'un « système cohérent et solide », sont les conséquences logiques, nécessaires d'une philosophie pour laquelle il nous a plu d'opter, sont les ensembles harmonieux d'un *tout* qui devra *s'achever* en même temps que *finir*, si bien, disait *Platon*, que ce n'est qu'après la mort d'un homme qu'on peut juger du prix de sa vie.

Une vie, toute entière placée sous le signe de la fantaisie, — fantaisie irraisonnée, s'entend — n'en présente pas moins une grandeur subjective; car il appartient à celui qui la conte d'en saisir le message, d'en percevoir la grandeur que le héros lui-même n'avait certes pas vue, de construire un édifice avec ces matériaux laissés épars.

Tel est le travail auquel se livre Pierre Dominique dans son dernier roman « *Sa Majesté* »; Théodore I, qui fut roi de Corse neuf mois. C'est une toile criante de vie à la façon de l'école Hollandaise; au milieu de cette foule de gens, l'œil ne s'égare pas et va droit au personnage principal; les comparses sont dessinés

d'une main sûre, sans doute; mais volontairement rejetés dans la pénombre, ils ne servent, semble-t-il, qu'à faire ressortir le sujet essentiel bien en lumière; au lieu de le noyer, ils l'encadrent; aussi au milieu de cette cohue qu'il domine du regard et du geste, prend-il un relief étonnant.

Et Dominique de s'évader alors du cadre forcément restreint du roman-aventures pour donner sur la psychologie des foules des remarques justes sinon neuves.

L'étude de l'âme collective, les moyens de la dominer et de la soumettre, fut du reste la grande préoccupation de Théodore I; sans cette science, comment serait-il arrivé à régner sur les hommes qu'il ne connaissait pas, dont il ignorait les coutumes, les croyances, les mœurs?

Aussi bien que les causes de son succès, Dominique étudie celles de sa chute. Jouant au roi, il se crut roi : l'habit fait souvent le moine; de ce jour il oublia ce qu'avait de précaire sa souveraineté et voulut s'appuyer sur elle alors qu'elle ne reposait que sur lui.

Ces remarques, si elles se dégagent de la lecture de « *Sa Majesté* », n'empruntent jamais la forme abstraite que je me vois forcé de leur donner ici; loin de là; le style du roman dru, cru — l'auteur ne recule jamais devant le terme grossier quand le contexte l'exige — fait songer par moments à certaines pages du *Capitaine Fracasse*.

Jacques BÉNET.

LA PETITE ENTENTE, par *Alfred Colling*, (Emile Paul).

M. Alfred Colling nous fait faire la connaissance d'un jeune Français, rêveur, sportif et sentimental, « vingt-deux ans, l'âge où l'on se lasse déjà d'être majeur, des cheveux ondulés de danseur américain, des lèvres tendres, vite gercées, une voix sérieuse, amie de la nuance, qui fait oublier la coiffure étudiée et les ongles précieux, et une franchise à tout casser ». Raoul est venu à Londres étudier l'anglais. Il nous donne avec son ami Ceci et la sœur de celui-ci, Ellen, un délicieux concerto de l'amitié. Mais l'amour vient troubler cette petite entente. Non pas parce que Raoul est amoureux d'Ellen, mais parce qu'Ellen n'aime pas Raoul. Il n'est qu'un frère pour elle. C'est lord Allen qu'elle aime, lord Allen qui a soixante ans et qu'une longue carrière amoureuse a rendu célèbre.

Et c'est ce sentiment, assez fréquent chez la jeune fille d'aujourd'hui, qui préfère volontiers l'homme mûr au passé lourd et chargé d'expériences au jeune homme neuf qui ne lui apporte

que ses illusions et sa fraîcheur, qui devient le centre du livre.

Avec cette audace tranquille et cette certitude de ne pas se tromper, Ellen s'ofre à Lord Allen qui avait renoncé à l'amour Il se reprend à aimer, il accepte le don qu'elle lui fait de son amour et de son corps. Elle n'a ni désillusion, ni regrets. Lorsque Lord Allen meurt, elle est bien en possession de ce qu'elle attendait: elle a recueilli l'héritage de passion de celui pour qui elle a été le premier et le dernier amour.

Et le héros de M. Colling, que devient-il dans tout cela ? Rien. Il a deviné l'amour d'Ellen et de Lord Allen, il est au courant. Il cherche à ne plus aimer. Ce n'est pas sans mal d'abord, mais il y parviendra. Peut-être aimera-t-il ailleurs, bien qu'il n'ait pas la taille d'un grand amoureux « pourquoi faire tant de cas de l'amour et aimer si peu ? » demande M. Colling qui est le premier attristé du peu de ressort de son héros. Ellen, elle, à l'étoffe d'une grande amoureuse. C'est une jeune fille bien moderne: chaste, pure et décidée. C'est la première héroïne qui porte des lunettes. Nous ne sommes pas encore habitués à ces lunettes chez une grande amoureuse. Encore un geste à apprendre. Quand on voudra embrasser une femme comme Ellen, après avoir retiré ses propres lunettes, faudra-t-il lui enlever les siennes? A moins qu'elle ne les enlève elle-même. M. Colling ne nous a pas instruit sur ce détail.

Le charme de ce roman est incontestable. Il vient des images qui sont jeunes, fraîches, du style élégant, souple, poétique, de cette poignée d'aquarelles de Londres qui lui servent de fond, de cette jeunesse si vivante et si sincère ds personnages, jeunesse si grande que lord Allen lui-même semble avoir vingt ans. M. Colling ne résiste pas au plaisir d'intervenir dans son récit, d'exhorter, d'encourager, d'admonester ses personnages, prenant la place de Raoul, s'identifiant à lui. Il a écrit une des plus séduisantes peintures de l'adolescence aux prises avec l'amour et le rêve.

Georges PILLEMENT.

REVUE DES REVUES.

DISCONTINUITÉ (N° 1, juin) : Revue de vulgarisation. Les pires ponctifs: la révolte, le suicide, la démoralisation. Ah! là, là, non l'aube n'est pas une épée.

ORBES (N° 1 Eté 1928) : La poésie n'avait pas mérité celà. Il est bien triste de voir des jeunes gens faire ainsi preuve de ce qu'on ne saurait guère nommer autrement que de la sénélité précoce.

LE GRAND JEU (N° 1, Eté 1928) : Encore une nouvelle revue. Celle-ci, du moins, est nette et propre, autant que le genre le permet. Nettement insuffisante quant aux textes poétiques, elle est par contre remarquable dans sa partie critique. Il faut y signaler, tout particulièrement, les trois essais de Maurice Henry, Roger Gilbert Lecomte et René Daumal sur la nécessité de la révolte, ainsi que quelques notes de René Daumal et Roger Vailland sur l'Ame Primitive, la bestialité de Montherlant, la colonisation et l'Essai sur l'Introspection (Prévost).

MONDE (21 juillet) : Un nouveau bluff, par A. H., note très morale, à peine assez dure, et où Jean Cocteau et Jean Desbordes sont envisagés et dévisagés comme il convient. (11 août) : Aragon nihiliste, par Marc Bernard.

LES FEUILLES LIBRES (Mai-Juin) : Sept dessins de Paul Klee, perdus dans une marée de pauvretés. On peut remarquer au passage les petites lâchetés de Paul Sabon, l'invraisemblable égarement de Georges Hugnet, présentant Tzara, un grand poète?, la pornographie niaise et bassement sentimentale de M. Jean Desbordes, deux fois nommé. Le pauvre garçon n'a pa oublié de faire parvenir à notre directeur son livre avec en dédicace « le secret désir de lui plaire ». Penses-tu, chéri.

LE SOUPIRAIL : Revue belge, paraissant à Charleroi. Un article de Jean Glineur sur la poésie et sur Paul Eluard. Il serait difficile d'imaginer plus de mauvaise foi, plus de perfidie jointes à la plus parfaite incompréhension des miracles de l'inspiration, citons au hasard :

« (A propos des surréalistes) Eluard fut-il pris au piège? En tout cas rien ne se révolte comme ces esprits sans foi ni loi; Ce n'est pas le cynisme qui leur manque. »

« Il ne s'agit pas de sortir ses griffes à tout propos Sans doute Eluard fait partie de la bande des amis de Breton. »

« Je reconnais aussi que ces deux poètes sont un peu parents, (Eluard et Verlaine) ».

« Art et Scholastique, de Maritain. Ce livre est une mine d'or ».

Puisse Monsieur Jean Glineur crever sur tant d'or.

MARSYAS (Juillet) : Un essai d'un inconnu, F. Delhorbe, dont voici un passage :

« Les passions entraînent vers l'absolu. Au bout de cette voie il y a des naissances miraculeuses, des massacres et des panthéons. La voix de l'expérience a péniblement conquis un petit domaine dans la jungle des passions. Faut-il souhaiter son triom-

phe? Faites une expérience. La raison introduite dans le vase des passions humaines y opère une précipitation. Les passions se déposent au fond du vase, le sang se clarifie et se tempère. Résultat, l'homme reste assis ou couché. Il renonce à bouger de là où il est. Il s'apprêtait à entreprendre quelque chose, à faire un effort supplémentaire, à conquérir une femme, un champ, un client, une situation, est-ce bien la peine et ne ferai-je pas tort à quelqu'un? Qu'est-ce qui manque d'essentiel? Plus de courses aux chimères, à l'absolu. La société humaine se contentera désormais du dieu de la termitière qui sous le nom de chimie transforme les excréments en pilules nutritives. Si quelque chose est important ce n'est pas d'avoir fait, c'est de continuer à faire; c'est que les besoins continuent à être exigeants. Quand ils ne réclament plus leur nourriture et davantage, la fin est proche, alors le néo-thomisme, le néo-paganisme, le néo-classicisme, tous les néo-quelque chose, c'est-à-dire l'archéologie, le culte des ossements et les régimes pour estomacs délicats. »

CAHIERS DE L'ETOILE (Juillet-Août) : L'Irlande et les temps nouveaux, par Barnett D. Conlan : « L'évènement divin vers lequel nous marchons est un état où la liberté individuelle se combinera avec l'unité collective.

MERCURE DE FRANCE (1e Août) : Le langage et le style des illettrés, par André Moufflet.

COMMERCE (Eté) : Jean Paulhan, en arrêt sur un défaut de la pensée critique, se méfie singulièrement de la pureté, de l'honnêteté des échanges entre la pensée et le langage. Nul doute qu'il ne s'agisse là, d'une opération de traduction avec tous ses hasards, ses excès, ses imperfections, mais combien émouvante même en ses faiblesses, ses échecs, ses trahisons. Sans parler de ses ruses. Et cet empiètement du langage sur l'esprit, n'a-t-il pas sa perpétuelle contre-partie dans l'empiètement inverse. Peut-on, enfin parler de sang-froid, de l'échange le plus mystérieux, le plus bouleversant qui soit?

« Une certaine façon d'invoquer à tout bout de champ la liberté, dit Paulhan, suffit à révéler un esprit de qualité assez basse. » On est bien loin d'en être sûr; et s'il convient de se défier des gens qui n'ont que grands mots à la bouche, que penser de ceux qui n'ont aux lèvres que minces paroles et petits propos.

Pour en finir, s'il n'est point mal que certains, se défiant de l'essentiel, d'un essentiel où l'on accéderait aisément, se proposent de longues, de minutieuses précautions et tout un pland'inves-

tissement, il est mieux que d'autres, sans légèreté, peut-être avec témérité, à coup sûr générosité, tiennent à l'enlever, sans mesurer leur perte possible, et d'une haute lutte où tout l'être se soit engagé.

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (Juillet) : La poésie de Paul Eluard, par Gabriel Bounoure. Saisir, par Jules Supervielle:

« Ce souvenir que l'on cache dans ses bras, à travers la fumée et
Comme une jeune femme échappée à l'incendie, les cris,
Il faudra bien l'étendre dans le lit blanc de la mémoire aux rideaux tirés,
Et le regarder avec attention.
Que personne n'entre dans la chambre!
Il y a là maintenant un grand corps absolument nu
Et une bouche qu'on croyait à jamais muette
Et qui soupire: « Amour », avec les lèvres mêmes de la vérité. »

(Août) : Chaines enchainées, par Henry Michaux; Lettres, par André Gide : « ... ce n'est pas le fait d'être uraniste qui importe, mais bien d'avoir établi sa vie, d'abord, comme si on ne l'était pas. C'est là ce qui contraint à la dissimulation, à la ruse, et.. à l'art. » Sans commentaires.

CAHIERS D'OCCIDENT (Juin) : Le message de Thomas Hardy.

REVUE D'ALLEMAGNE (Juillet) : Else Lasker-Schüler, ses rêves et ses poèmes, par Marcel Brion.

REVUE HEBDOMADAIRE (Juillet) : La mort de Madame Pô, par Marcel Jouhandeau.

CHANTIERS (Août) : La fiancée du vent.

MEMENTO : *Revue Européenne, Cahiers Libres, Montparnasse, Le Divan, Les Marges, Sélection, Le Feu, Vallespir, Notre Temps, Le Crapouillot.*

LETTRES ETRANGERES.

LE RENARD, par *David Herbert Laurence, traduit de l'anglais par L. A. Delieutraz. — Préface de John Charpentier (Le Cabinet Cosmopolite, Librairie Stock).*

Nous attendions depuis si longtemps la traduction d'un ouvrage de D. H. Lawrence, que je ne songerai pas à reprocher le choix de celui-ci. Je pense pourtant que « The Rainbow », « Kangaroo », « The Plumed Serpent », l'auraient mieux re-

présenté aux yeux du public français. Mais, cette réserve aite, je dois dire que « Le Renard » est très caractéristique de la « manière » de Lawrence, et que si ses autres livres l'expriment plus complètement, celui-ci nous offre une image succincte, mais exacte et pénétrante de ses tendances. Nous y trouvons en effet les deux éléments principaux de toute l'œuvre de Lawrence, l'aventure et le problème sexuel, et s'ils s'enferment dans une synthése au lieu de se développer comme dans les romans que j'ai cités — et les autres ! —, leur intensité n'en est que plus grande et plus troublante.

L'aventure, elle est dans cette ferme isolée, à la lisière d'une forêt, dans les tentatives d'élevage infructueuse, dans la présence mystérieuse du renard, qui apparait parfois prompt, énigmatique, comme un instinct. Il n'est pas nécessaire de nous transporter dans le bush ou au Mexique pour nous donner le sentiment de l'aventure. Une vieille maison perdue dans une région déserte de la campagne anglaise suffit à l'évoquer.

Les apparations du renard, suivies de désastres dans la basse-cour, ajoutent l'éclair du pelage fauve, le secret des yeux brillants, l'exaltation de la lutte, de la chasse, cet interèt passionné qu'éveille aussitôt la présence de l'adversaire.

Mais un autre visiteur se présente un soir à la porte de la ferme, un jeune soldat. L'aventure devient plus pathétique, le problème sexuel la complique. Métamorphose du renard ravisseur, le visiteur introduira plus de désordre dans la paisible maison que n'avait pu en introduire le fauve mangeur de poules.

Les désirs, les instincts des jeunes filles qui habitent seules la ferme se polarisent aussitôt autour du nouveau venu. Nous reconnaissons ici, dans le crescendo de ce désir, dans ce passage de l'instinct de l'inconscient au conscient, le disciple de Freud. Tous ces élans épars, involontaires que la vision du renard avait précisés chez Miss March, se fixent tout à coup sur le jeune soldat. La fascination qu'il exerce sur les habitants de la ferme est de la même nature que celle du renard, et la naïve March en sera la victime consentante. Fascination physique attachée simplement à la présence du mâle, à sa qualité de mâle, de même que dans un autre roman de Lawrence, elle unira d'une étrange passion la femme et l'étalon.

Dans cette analyse du problème sexuel, on voit combien la littérature anglaise, si pudique naguère, s'ouvre à de nouvelles préoccupations. Les ouvrages de D. H. Lawrence sont parmi les témoignages les plus intéréssants de cette orientation prise aujourd'hui par les meilleurs romanciers anglais et américains.

RUMEUR DES AGES, par *Rainer Maria Rilke*, traduction de *Maurice Betz*. (Editions des Cahiers Libres).

Il n'est pas une ligne de Rilke, sans doute qui ne s'imprégne de cette méditation particulière à l'auteur des cahiers de Malte Laurids Brigge, de cette mélodie intense, presque ensorcelée, qui ne reçoive de ce don poétique un caractère d'intensité, d'essentielle profondeur.

En lisant ce simple souvenir de Rilke, intitulé « Rumeur des Ages », admirablement traduit par Maurice Betz qui s'est si merveilleusement incorporé le rythme même du poète, avec ses lueurs soudaines et ses résonnances sourdes, je retrouvais cet accent qui est une chose unique dans la littérature d'aujourd'hui, et qui emplit aussi exactement toute son œuvre. Cette œuvre qui nous donne l'impression extraordinaire d'être entière perfection, sans faiblesse ni déchet, et où le détail est aussi important que l'ensemble.

Serait-ce résumer « Rumeur des Ages » que de rapprocher le souvenir de ce phonographe primitif et le tracé mystérieux de la suture sagittale? Il n'en faut pas plus, cependant, pour mettre en mouvement ce prodigieux mécanisme des associations et des rappels, des analogies et des concordances, que seul Proust et Rilke possédèrent à un degré égal.

D'autre part, « Choses » nous présente un thème favori de Rilke, ce sentiment de l'harmonie du monde, de la vie intérieure des objets. « Il n'y a qu'une seule surface, infiniment agitée et transformée. Dans cette pensée on pouvait durant un instant enfermer le monde, et elle était, simplement et tel qu'un devoir, posée dans les mains de celui qui avait cette pensée. Car quelque chose ne peut pas devenir une vie grâce à ceci que l'on s'en dégage un métier, une chose quotidienne, et qui se tienne auprès de vous jusqu'à la fin. »

Cette faculté de sentir les palpitations intimes des choses agrandit le monde de Rilke. Elle lui fait pénétrer l'apparente inertie de la matière, éprouver comme dans « Aventure » les vibrations de l'arbre. Toute la nature s'anime autour de lui, d'un frémissement panique, en lui passent les mêmes frissons que ceux qui traversent les choses. Il s'associe à l'immense vie universelle.

« En général il pouvait observer comme tous les objets se donnaient à lui d'une manière à la fois plus éloignée et en quelque sorte plus vraie, cela tenait sans doute à son regard qui n'était plus tourné en avant, et qui, là-bas, dans l'ouvert, s'amincissait; il regardait comme par-dessus l'épaule, en arrière, vers les choses, et leur existence close pour lui prenait un arrière goût

hardi et doux, comme si tout avait été rendu savoureux par une ombre de la fleur de l'adieu. »

ANTHOLOGIE DE LA NOUVELLE POÉSIE AMÉRICAINE, par *Eugène Jolas* (Editions Kra).

La poésie américaine est un des phénomènes littéraires les plus curieux de notre temps. D'une surprenante diversité, elle révèle une foule de talents, dont certains, de tout premier plan, apportent un accent nouveau dans la poésie moderne. Mais, dans cette abondance même d'œuvres où voisinent le meilleur et le pire, quel guide le lecteur français trouvera-t-il? Que connaît-il maintenant de la littérature américaine? Une demi-douzaine de noms, au plus. C'est pourquoi j'estime que tous, ceux qui sont bien informés autant que ceux qui ne le sont pas du tout, trouveront le plus vif intérêt, le plus grand profit, à lire l'admirable Anthologie de la Nouvelle Poésie Américaine, composée par Eugène Jolas. Personne n'aurait pu, aussi bien que lui, mener à bien cette tâche délicate qui consiste à choisir des poèmes et à les traduire. Lui seul était capable de désigner les œuvres significatives, parceque nul ne connait comme lui la littérature américaine. Pour les traduire, le poète, le critique qui écrit avec un égal talent l'anglais, le français, l'allemand, était tout désigné. Eugéne Jolas est aussi le directeur de « Transition » cette excellente revue qui est comme un pont intellectuel jeté entre l'Amérique et l'Europe, un merveilleux instrument d'échange où les poètes des deux continents se rencontrent, apportent leurs œuvres les plus nouvelles les plus audacieuses. Pour toutes ces raisons, si un homme devait jamais réussir pareille authologie, c'était certainement Eugène Jolas. Et, en effet, la réussite est parfaite. ,

Avec une impartialité absolue, un éclectisme qui dut, parfois exiger quelques sacrifices de la part du poète fervent et intransigeant qu'est Jolas, il a réuni un très grand nombre de textes. Nous savons quels sont ceux auxquels vont ses préférences, mais celles-ci ne l'ont pas empêché d'accueillir des œuvres, qui pour être de qualité à peu près égale, s'attachent cependant à des esthétiques opposées Et c'est un grand mérite que de n'avoir pas apporté d'ostracisme dans ce choix.

Les traductions sont admirables de sensibilité, de re-création. Chaque poète y retrouve son rythme, son mouvement d'images et d'idées, son accent le plus particulier, son atmosphère.

Beaucoup de lecteurs découvriront avec émerveillement dans cette Anthologie un riche domaine poétique qu'ils ne connaissaient point. Je souhaite qu'ils s'en enchantent, et qu'ils n'ou-

blient pas celui à qui ils doivent cette révélation, Eugène Jolas, qui a tant fait, par ailleurs pour répandre la poésie Française aux Etats-Unis.

Marcel BRION.

ANTHOLOGIE DES TEXTES SPORTIFS DE L'ANTIQUITÉ RECUEILLIS, par *Marcel Berger* et *Emile Moussat* (Grasset, Editeur).

L'histoire de l'humanité ne serait qu'un éternel recommencement; nous serions régis, nous autres la masse du peuple, par de véritables lois comme les molécules et les atomes des phénomènes physico-chimiques sont soumis à des lois nécessaires et universelles. Sans trop attendre de cette sociologie par trop scientiste et en élargissant la vieille idée d'une science de l'humanité on peut accorder encore un certain crédit auxx croyances populaires sur la corrélation à peu près constante de certains phénomènes sociaux: les guerres amènent toujours un relachement de la moralité, les révolutions se terminent dans l'impérialisme, etc, etc.. Ces rapprochements généraux que l'on peut considérer comme des lois sociales, s'ils ne nous permettent d'anticiper les années, peuvent quelquefois nous permettre de constater celles que nous vivons. Ce résultat est déjà fort appréciable, car rien n'est plus difficile que de concevoir clairement son époque; la présomption est plus facile que le jugement; c'est une vérité que nous constatons tous les jours. Nés dans un siècle de bouleversements, nous essayons vainement de dégager quelque chose de la complexité formidable des idées Les uns raisonnent en s'appuyant sur les vieilles théories philosophiques qui nous enseignent une évolution directe du monde, les autres s'adonnent aux théories du renouvellement sans fin; pour les uns nous arrivons à une conception exacte de notre siècle par la connaissance approfondie des phénomènes contemporains, pour les autres nous ne trouverons une explication que dans l'étude du passé toujours renouvelé.

C'est à cette dernière théorie que nous devons rapporter le livre de MM. Marcel Berger et Emile Moussat. L'humanité éternel recommencement, après avoir délaissé pendant plusieurs siècles la culture physique, s'est jetée à nouveau dans la pratique des sports. Cette anthologie présente à notre reflexion les études historiques de certains philosophes de l'antiquité sur un des phénomènes les plus vulgaires de leur époque. Elles vont nous permettre de comprendre la nôtre. Lorsque Platon raisonne sur l'utilité du sport, sur son influence dans les sociétés, la religion de la culture physique est inscrite aux cœurs des Grecs depuis de nom-

breuses années. Nous autres nous ne pratiquons le sport que depuis dix ans, nous vivons le sport à sa naissance, il ne peut y avoir déjà une philosophie historique du sport; seule la correlation à peu près permanente, qui existe entre certains phénomènes sociaux peut nous éclairer sur l'époque que nous vivons. Le sport est une forme de la mentalité populaire contemporaine ; quel en est le sens profond, et où nous conduit-il? C'est ce que nous cherchons à comprendre et c'est ici que le livre de MM. Berger et Moussat doit nous apporter un peu de lumière.

Ce recueil d'un intérêt immédiat n'a pas trouvé auprès du public un accueil très chaleureux. C'est regrettable, mais pas étonnant. Les hommes en général n'aiment pas entendre parler de leurs sentiments les plus intimes. Les vieilles filles lisent les romans d'amour qui finissent bien, les jeunes femmes préfèrent le drame sentimental; c'est encore une preuve de l'instabilité humaine; on vit de réalités mais on se nourrit de rêves. Et cependant le secret du bonheur n'est-il pas dans l'action immédiate, dans l'équilibre de notre personnalité physique et morale ? Sachons nous équilibrer, sachons créer en nous la sainte unité des héros grecs: « De celui qui tempèrera parfaitement son activité sportive par une activité intellectuelle, de celui qui atteindra le mieux cet équilibre moral, nous aurons tout à fait raison de dire qu'il réalise en lui une musique et une harmonie parfaites, plus parfaites encore que l'accord que l'on peut réaliser avec des cordes ». Et dans notre cité... si elle veut vivre, n'aurons-nous donc pas toujours besoin de quelqu'un qui veille à cette harmonie ?

Répondons avec Glaucon en dignes frères de Platon:

« Oui! Certes! toujours!

Paul CHAUSSE.

LES REVUES ETRANGERES

THE CRITERION (Londres) : Orient et Occident, par John Gould Fletcher. — La Lettre, par Liam O' Flaherty. — La Poésie de Rossetti, par G. R. Hamilton, etc...

DIE LITERARISCHE WELT (Berlin) : Numéro spécial consacré à la littérature tchèque moderne.

THE MENORAH JOURNAL (New-York) : Ghetto et Emancipation, par Salo Baron. — Les Juifs dans la Russie soviétique, par Abraham Yarmolinsky. — Poèmes, de K. F. Fearing.

SOLARIA (Florence) : Une excellente étude de Rafaello Franchi sur Aldo Palazzeschi — D'intéressantes pages de G. Comisso, A. Consiglio, G. Alberti, E. Zilliacus. — Des études critiques remarquables.

AUGUSTEA (Rome) : Politique américaine, par Franco Ciarlantini — Italie et France, par Capaneo. — Masaccio, par Ellebi. — Littérature hongroise, par Franco Vellani Dionisi, etc.

LA GACETA LITERARIA (Madrid) : Buenos-Aires: Littérature, par Guillemo de Torre. — Manija Mallo, par Antonio Espina. — La mode comme fait biologique, par D. Bastos.

DAS TAGEBUCH (Berlin) : Ringelnak, par Alfred Polgar. Stalive, par Essad Bey, etc...

DIE WELTBUHNE (Berlin) : O Strasbourg, par Kunt Kersten. — Le comique voyageur, par Peter Panter, etc...

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid) : Charlot, par Fernando Vela — Nouveaux aspects de la cosmogonie, par J. H. Jeans. — Une belle nouvelle de Jaime Torres Bodet, etc...

LA FIERA LETTERARIA (Milan) : Les vies multiples, par Riccardo Bacchelli. — Roberto Longhi écrivain, par Emilio Cecchi. — La critique des historiens, par D. Bulferetti, etc..

LA REVUE RHÉNANE (Mayence) : A l'occasion du centième anniversaire de la mort de Schubert, par Anton Weiss. — Franz Werjel, par Jean Edouard Spenlé.

M. B.